

**Edito** II

Cruauté dans l'**art** IV

Cruauté dans la **politique** VI

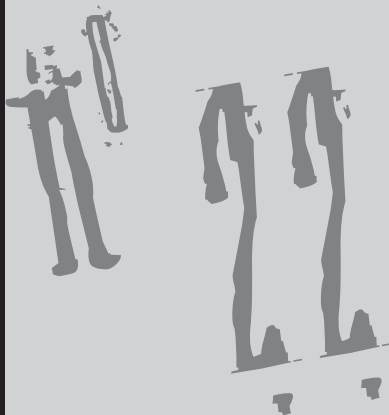
Cruauté de l'**enfance** IX

Cruauté du **couple** XIII

De la cruauté **religieuse** XXVI

Cruauté au **cinéma** XIX

# LA CRUAUTE ARTICULATIONS



Réalisation Jean Vogel

**Centre Socialiste d'Éducation Permanente**

rue de Charleroi, 47 - 1400 Nivelles

tél. : 067 /89 08 50 - 067 /21 94 68 - fax : 067 /21 00 97 - Courriel : [infos@cesep.be](mailto:infos@cesep.be)

editions

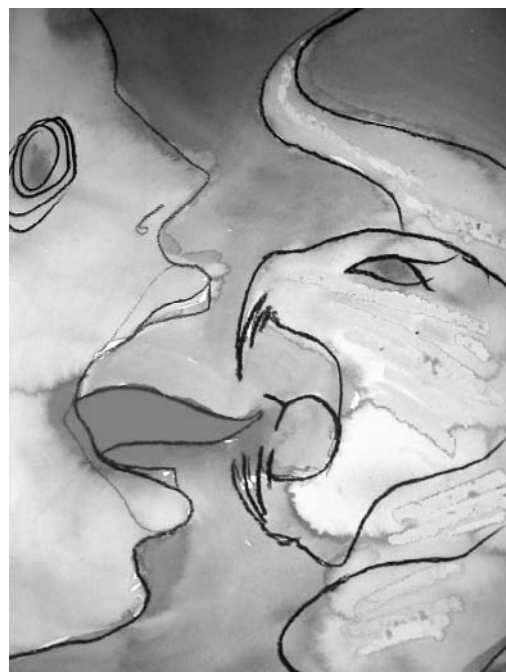
# LES CRUAUTES

Jean Vogel

Le mot cruauté, qui désigne à la fois le " penchant à infliger des souffrances et la mort " et " l'action cruelle " (Littré), dérive du latin *crudelis* issu du verbe *crueo*, être sanglant, d'où *crudus* qui signifie " saignant, cru, incuit ". Depuis des siècles la morale judéo-chrétienne et son succédané laïque ont porté une condamnation sans réserve apparente à l'encontre des comportements considérés comme cruels. De nos jours, la cruauté manifeste, assumée comme telle, est clairement frappée d'un tabou ou assimilée à une manifestation pathologique.

Le philosophe Nietzsche est l'un des rares à avoir cherché à rompre le consensus régnant " dans ces siècles tardifs qui s'enorgueillissent à bon droit de leur humanité ". L'humanité moderne s'est détournée de son passé : " Il répugne, à ce qu'il me semble, à la délicatesse, ou plutôt à la tartuferie d'animaux domestiqués (lisez : les hommes modernes, lisez : nous-mêmes) de se représenter, avec toute l'énergie voulue, jusqu'à quel point la cruauté était la réjouissance préférée de l'humanité primitive et entrainée comme un ingrédient dans presque tous ses plaisirs ". Dans les sociétés hyper-civilisées, selon lui, la cruauté n'a pas disparu ou été rejetée aux marges, elle n'a fait que changer (partiellement) de formes et de modes d'expression : " il faut renverser toutes nos idées sur la cruauté, et ouvrir les yeux ; il faut enfin apprendre l'impudence, afin que ces grosses erreurs impudentes cessent de se pavaner avec des airs de vertu (...). Presque tout ce que nous appelons une civilisation supérieure repose sur la spiritualisation et l'approfondissement de la cruauté ; voilà ma thèse ". Nietzsche illustre cette survivance par les exemples du plaisir pris par les chrétiens à la passion de la croix, par les Espagnols aux courses de taureaux, par les Japonais aux représentations tragiques, par l'ouvrier parisien aux révolutions sanglantes et par la fanatique de Wagner à la musique de Tristan. Ce qu'ils ont de commun, dit-il, " ce qu'ils savourent tous, ce qu'ils aspirent à boire avec une mystique ardeur, ce sont les breuvages épicés de la grande Circé dont le nom est Cruauté ". Il y joint tous ceux qui éprouvent de la jouissance à s'infliger de la souffrance à eux-mêmes, que ce soit par l'abnégation de soi au sens religieux du mot, la mortification des sens, l'auto-humiliation et la pénitence, voire même le " sacrifice de l'intelligence " au service d'une cause ou d'un parti. Tous ceux-là, c'est le " dangereux frisson d'une cruauté tournée contre soi-même " qui les aiguillonne et les pousse en avant.

Quelles que soient ses formes, le goût de la cruauté est toujours lié au plaisir : " voir souffrir fait du bien, faire souffrir plus de bien encore ". Nietzsche décrit deux sources psycho-



*Bacio de Giovanni Buzi*

sociales qui entretiennent inlassablement cette pulsion. La première, c'est l'aspiration à se distinguer lorsqu'elle prend la forme d'une aspiration à dominer l'autre, inséparable du pouvoir et de l'habileté à le faire souffrir : " l'aspiration à se distinguer a constamment l'œil sur le voisin et veut savoir ce qu'il ressent : mais la participation émotionnelle et intellectuelle nécessaire à la satisfaction de cette aspiration est bien loin d'être innocente, ou compatissante, ou même bienveillante. Nous tentons plutôt de percevoir et de déceler comment le prochain souffre intérieurement et extérieurement à notre contact, comment il perd le contrôle de lui-même et cède à l'impression que font sur lui notre bras ou notre simple vue ". La seconde, c'est le besoin social d'un dérivatif ou d'un divertissement : " La communauté se récrée aux actions de l'homme cruel, elle en oublie la sombre tristesse de ses angoisses et de ses précautions continuelles ".



*Ibrido cornuto de Giovanni Buzi*



*Minotauro vizioso de Giovanni Buzi*

La question du caractère constant, voire éternel, de la cruauté a aussi été abordée dans un échange de lettres entre Einstein et Freud en 1932. Le père de la théorie de la relativité s'y étonnait de la légèreté avec laquelle les hommes se passionnent pour la guerre et il avançait l'hypothèse que quelque chose agissait en eux, une pulsion de haine et d'anéantissement, qui seule permettait d'expliquer cet enthousiasme. Freud lui donnait raison, en rappelant que la psychanalyse reconnaissait l'existence à côté des pulsions érotiques de pulsions d'agression et de destruction. Mais il apportait une nuance très importante à ce principe théorique : " Il est extrêmement rare qu'un acte soit l'œuvre d'une motion pulsionnelle unique, laquelle est déjà, par essence, formée d'un alliage d'Eros et de destruction. En général, pour qu'un acte soit rendu possible, plusieurs motivations de même facture doivent coïncider (...). Ainsi, quand les hommes sont appelés à faire la guerre, c'est mille motivations qui les portent à souscrire de plein gré, nobles ou vulgaires, aussi bien celles que l'on déclare ouvertement que celles dont on ne dit mot. Nous n'avons aucune raison de toutes les dévoiler. Que ce soit dans l'histoire ou au quotidien, d'innombrables cruautés en confirment l'existence et la force. La satisfaction de ces penchants destructeurs est bien sûr facilitée par leur mixtion avec d'autres, érotiques et idéalistes. Au su des horreurs de l'histoire, nous avons quelquefois l'impression que les motivations idéalistes n'ont servi que de prétextes aux appétits destructeurs ; d'autres fois, par exemple lors des atrocités de la Sainte Inquisition, il nous apparaît que les motivations idéalistes s'étaient frayé un

chemin jusqu'au conscient, en même temps que les destructrices leur avaient apporté un renfort inconscient. Les deux sont possibles ".

Freud en tirait une conclusion globalement " pessimiste " : " il n'y a aucun espoir de prétendre débarrasser les hommes de leur instinct agressif ". Notamment, l'idée qu'une nouvelle société, qui garantirait la satisfaction des besoins de tous et établirait l'égalité entre tous les membres de la collectivité, ferait disparaître les racines de l'agressivité humaine, lui paraissait être une illusion. Les bolcheviques prétendent y parvenir, mais " le moins qu'on puisse dire, c'est que la cohésion de leurs adhérents n'est maintenue que par la haine contre tous ceux qui ne sont pas de leur bord. " Il jugeait toutefois que s'il était impossible d'éradiquer l'agressivité humaine, on pouvait s'efforcer d'en limiter les effets, en particulier les manifestations de cruauté, en les contrebalançant par le développement de " liens d'affinités entre les hommes " : d'une part, l'amour, d'autre part l'identification qui conduit les hommes à se grouper dans des communautés de sentiments.

Pour y parvenir, il importe avant tout de repérer et d'identifier, sans hypocrisie et sans tabou, les manifestations de la cruauté de tout ordre auxquelles les hommes d'aujourd'hui sont confrontés, d'en prendre la mesure et de s'interroger sur les façons de les canaliser ou de les contrer.

Le présent numéro d'Articulations se veut un premier repérage en ce sens.

# CRUAUTÉ DE L'ART



Why not ? de Giovanni Buzi

**Adorno, dans son ultime œuvre *Théorie esthétique* affirmait : " La cruauté n'est pas seulement montrée par l'art. L'art possède quelque chose de cruel dans son propre geste. Dans les formes, la cruauté se change en imagination : on extirpe quelque chose d'un vivant, du corps de la langue, des sons, de l'expérience visible. Plus la forme est pure, plus l'autonomie des œuvres est élevée, et plus elles sont cruelles ". Qu'en penses-tu ?**

Je pense que l'art est effectivement au départ un acte de violence. C'est le plus flagrant dans la sculpture : on prend un bloc de marbre - restons dans le classique - et qu'est-ce que c'est ce marbre ? Des millions de coquillages, des êtres vivants, puis morts, réchauffés au cœur de la terre et qui ont resurgi à sa surface. C'est déjà tout un concentré de vie, de mort et de violence, de temps et d'éternité. On le prend et qu'est-ce qu'on fait ? On pourrait se contenter de le contempler et de dire " qu'est-ce que c'est beau " et il y a des gens qui s'en contentent. Mais pas l'artiste, il ne se satisfait pas de la contemplation, il veut faire, faire quelque chose, agir sur une matière, cette cristallisation qu'est le marbre. Et pour faire quelque chose, il doit déjà détruire. Le marbre avait sa vie à lui, sa forme à lui, née au cours de milliers de millénaires de la vie intense

*Giovanni Buzi est peintre et écrivain. Parmi ces derniers livres : *Fluorescenze* (Edizioni Il Filo, Rome) et *Sesso, Orrore et Fantasia* (Latelanera Produzioni).*

de la planète et l'artiste s'en empare et l'efface. C'est de la violence à coups de ciseau et de marteau pour chercher à lui donner une autre forme. La plupart des fois, cela n'en vaut pas la peine, c'était mieux avant, mais évidemment si l'on est un Michel-Ange cette violence trouve peut-être une raison d'être. Et pour la peinture c'est la même chose, même si c'est moins flagrant, parce qu'on ne commence pas à détruire, mais en réalité on a déjà détruit : pour obtenir une couleur, par exemple du bleu, on a pulvérisé des milliers de pierres, on les a fait macérer, et pour obtenir le papier et la toile, on a détruit des arbres qu'il aurait peut-être mieux valu laisser comme ça plutôt que de faire n'importe quoi dessus. Il y a toujours la marque de la violence.

**Dans le cas de la peinture, Adorno parle aussi d'une cruauté infligée à l'expérience du visible**

Cela c'est la cruauté de la méthode. On peut difficilement dire qu'un paysage de Renoir soit quelque chose de cruel. C'est la méthode qui l'est.

**Et dans l'écriture ?**

On peut être très cruel avec les mots. Envers eux et avec eux... Chaque mot est un couteau potentiel avec

# Cruauté

lequel on peut faire beaucoup, beaucoup de mal. Mais il faut le chercher. Avec la sculpture ou la peinture, le geste implique en lui-même la cruauté, il y a l'espace et la force pour l'exercer. Avec les mots c'est plus difficile, car il n'y a pas de mots cruels en soi. Il y a des sons, il y a des références dans notre tête mais refaire du rouge avec des mots c'est beaucoup plus difficile qu'en faire avec la peinture. Mais on peut être encore plus cruel avec des mots, enfin je ne veux pas recommencer la hiérarchie des arts... On peut aller très, très loin avec les mots parce qu'on touche à l'imagination, à la mémoire, à tous nos réservoirs. C'est pourquoi une parole n'est jamais vierge, jamais. Si je parle de la couleur verte ou que j'écris le mot " vert ", qu'est-ce que c'est pour toi ? Il faudrait connaître le premier vert qui te vient à l'esprit. Si je fais un tableau tout vert, je t'ai donné mon vert à moi, mais avec le mot vert cela reste tout à fait indéterminé, je suis obligé de spécifier ensuite duquel il s'agit. Avec les mots, on est vraiment alchimiste. Parfois on peut changer le plomb en or mais on peut aussi faire le contraire. Avec de beaux mots on peut faire des poésies qu'on n'arrive pas à lire tellement elles sont dégoulinantes de sentimentalisme, beauté, amour, peau, cheveux longs, ou courts, je ne sais pas... Mais faire une poésie moderne avec des mots qui nous touchent, qui nous parlent, être violent, donner une sensation, ça, ce peut être plus intéressant.

**Tu dis poésie moderne . Rimbaud écrit : " Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. - Et je l'ai trouvé amère. - Et je l'ai injuriée ". Ici tout bascule, la poésie se retourne contre la beauté, elle l'insulte et elle la repousse.**

Il me semble qu'on est dans une période de contamination et qu'il n'y a plus beaucoup de gens qui recherchent encore dans l'art la beauté. L'art aujourd'hui n'a plus rien à voir avec la beauté. Historiquement, avec le cubisme on a cassé l'image et il y a des tableaux de Picasso dont on peut dire franchement qu'ils sont laids. Mais quand on dit laideur, on ne cherche pas la laideur, on cherche une nouvelle beauté qu'on ne reconnaît pas tout de suite. Cela nous semble étrange, on subit un choc visuel parce qu'on est habitué à voir certaines formes et à dire " ça c'est beau, ça c'est de l'art ". L'art contemporain c'est se mettre en jeu, ne pas savoir où l'on va, trouver des choses et les jeter, se perdre finalement pour trouver quelque chose. Pas seulement se perdre soi, mais perdre toutes les notions pré-constituées, macérées, digérées, style kit kat. On n'a pas besoin du kit kat de la beauté ! Et encore aujourd'hui, on marche dans la rue, on voit des vitrines, des expositions, des galeries où il y a encore cette idée des vases de fleurs, de très, très jolies choses comme les derniers Poliakoff. Moi j'adore Poliakoff, mais ses dernières œuvres cela ne me dit rien.

V

### C'est de la décoration.

C'est une insulte à la décoration !  
C'est de la perte de temps.

### Si l'on prend tes dessins et tes tableaux sur une longue période, il me semble y voir une plus grande violence.

Oui mais la violence c'est un peu comme la virginité, on ne la perd pas, on doit la gagner à chaque acte que l'on fait. Il faut la trouver et c'est très difficile. Faire quelque chose de violent, c'est d'abord casser des idées. Les derniers dessins que j'ai faits, ce sont des hybrides avec des organes génitaux fortement mis en évidence, toujours du sang, du rouge, des déchirures, mi-hommes mi-bêtes. Et je me trouve très bien là-dedans. On ne sait pas si ce sont des hommes, des femmes, tout est mélangé, tout est contaminé. Je m'y sens très bien à les faire, à les regarder, même si parfois, franchement, ils ne sont même pas laids, mais horribles, monstrueux. Oui ce sont des monstres, mais j'aime bien ces monstres-là, c'est comme un jeu de miroirs. Mais pour faire cela, j'ai dû passer par des années, oui des années, de " belle peinture ", enfin j'espère qu'elle était belle... Mais il est très difficile d'être violent avec soi-même et avec les choses qu'on fait, mais ça touche des cordes en nous qu'on ne connaît même pas et qu'on ne soupçonne même pas. Là par exemple il y a un dessin qui va être la couverture d'un e-book appelé *Sex tremens*. C'est un espèce de monstre tout en noir et blanc qui s'appelle *Hybride avec un vagin explosif*. Et en effet son vagin explose, explosion de sang, de rouge, et lui crie, un peu d'horreur,

VI

un peu de plaisir j'espère pour lui, même si finalement je n'en sais rien... Quand je l'ai fait, c'est sorti comme ça, bon évidemment je ne suis pas tout à fait ingénu, j'ai pris une feuille de papier, j'avais bien quelque chose en tête mais après la main est partie toute seule, à la recherche de quelque chose qui était en moi. Je n'avais encore jamais vu ça. On parle d'art érotique mais, bon, on montre un demi-sexe et c'est déjà érotique, et tant mieux comme ça, alors que je voudrais ouvrir les corps, y entrer et chercher d'où ça part la douleur. Qu'est-ce que ça veut dire la douleur, pourquoi on a mal et parfois la douleur est très proche du plaisir. Il faut pouvoir se mettre en jeu pour se découvrir même si on ne sait jamais ce que l'on va trouver. C'est très intéressant quand des choses comme celles-là surgissent tout à coup.

### Tu représentes beaucoup d'hybrides et l'hybride est presque toujours une figure cruelle dans la mesure où elle fait violence à la loi naturelle.

Mais l'hybride c'est nous, c'est moi du moins. Quand je parle d'hybride, il ne s'agit pas d'aliens, de petits hommes verts. C'est nous qui ne nous regardons pas assez, qui n'avons pas envie de découvrir certaines choses en nous. Il y a par exemple notre partie animale, à laquelle je m'intéresse beaucoup, car même l'esprit, la raison est une espèce d'organe qui s'est développé, un peu trop, ou trop mal, ou peut-être pas assez, comme un membre atrophié des êtres humains.

Quand Primo Levi a dit " Après Auschwitz il n'y a plus de poésie

possible ", il avait tout à fait raison. Mais ce qui était fini, c'était une certaine façon de voir la poésie, puisqu'il a continué à écrire. Baudelaire nous dit encore énormément mais aujourd'hui il faut faire autre chose, pas pour être à tout prix actuel, mais en sentant la vibration ambiante qui est dans l'air. Après Auschwitz, après toutes les autres horreurs, il faut réagir autrement, autrement comme artiste - comme homme c'est encore une autre histoire. On voit les choses autrement, on a une autre sensibilité, on ne peut plus parler d'un pré fleuri où l'on marche avec sa belle, main dans la main, on s'en fiche franchement. Ou alors il faut trouver d'autres mots pour parler des mêmes sentiments, il faut les dire autrement.

### On a pu dire que l'art ne voulait plus servir de consolation face au déchaînement de cruauté du monde.

Moi je trouve que cette société n'est pas assez cruelle, elle n'est pas assez violente. Mais je dois m'expliquer là-dessus. La violence pour moi c'est comme une espèce de force, un petit vecteur, la flèche. Il y a de petites vagues, de très petites violences qui se regroupent et qui deviennent une grosse flèche et ensuite cette grosse flèche acquiert la puissance de lâcher des bombes, ou de tuer un homme, ou de massacrer une partie de l'Afrique. C'est une violence qui est là et qui nous échappe. Il faut imaginer dans notre société toute la violence qui se disperse, qu'on jette tout bêtement, qu'on pense aux matchs de foot, toute cette violence des vidéo-jeux. Cette société produit beaucoup de cruauté et de violence mais elle élimine aussi un autre type de violence qu'il pourrait être utile de regrouper pour contraster la première.

C'est pourquoi je pense que cette société n'est pas assez violente. Elle arrive à canaliser un certain style de violence et laisse l'autre se disperser. C'est pourquoi je pense qu'il faut retrouver cette violence en nous, en faire une force, la regrouper. Alors le pauvre artiste, qu'est-ce qu'il peut faire ? Un dessin ! Les artistes essaient de canaliser leur violence à eux, de ne pas la disperser, mais pour quoi faire ? On sait très bien que l'art n'a jamais changé la vie et les quelques fois où il a essayé, cela n'a pas marché. Le seul pouvoir qu'ait l'art est de réveiller comme un miroir un peu magique au regard des choses et de faire que nous les ressentions autrement. Il y a des petits détecteurs dans ma tête et dans mon corps que je dois essayer de comprendre, pas seulement de façon rationnelle, mais aussi avec l'instinct. C'est le seul espoir pour moi. Il y a un message dans mes dessins, mais je n'ai pas clairement en tête le quel. Il serait très difficile que les artistes sachent très bien ce qu'ils veulent dire et ce qu'ils veulent faire.

#### **Qu'est-ce que tu attends de ceux qui regardent tes dessins ?**

J'attends qu'ils trouvent une résonance. Je voudrais que, comme un diapason, ils se mettent en communication avec moi, ou plutôt avec mes dessins. Je voudrais qu'ils les regardent avec un oeil plein et qu'ils ressentent un stimulus, comme si je leur avais donné une gifle. Pan ! On peut toucher quelqu'un sans le toucher véritablement, on le touche avec les yeux, avec la musique. Avec des fréquences, des longueurs



*Venere a la toletta de Giovanni Buzi*

d'onde, je voudrais toucher ces points sensibles qui entrent en vibration en moi au moment où je fais ces choses. Mais je ne sais pas très bien dire quels sont ces points. Donc je voudrais qu'on s'interroge sur la cruauté et la violence, sans forcément donner des réponses. Je voudrais que chacun, avec sa sensibilité, sache produire des images, des sensations, même et surtout si elles dérangent. Si on lit mes livres avant d'aller se coucher, j'espère qu'on fait des cauchemars, qu'on se réveille en sueur, je veux déranger, je ne veux pas être une camomille - il y a plein de livres-camomilles, pourquoi en écrire encore un autre ?

#### **Quand on utilise un moteur de recherche sur l'Internet au sujet de la cruauté, on voit que dans la grande majorité des cas il s'agit de dénoncer la cruauté envers les animaux.**

D'abord il y a des gens qui aiment les animaux, moi aussi, il ne faut pas être cruel avec eux, point à la ligne. Mais on peut aussi dire qu'il est plus facile de s'occuper d'un pauvre taureau que des gens. Il y a aussi une sorte de transfert dans la tête des gens " je soigne mon petit chien " et cette corde en nous du soin, du souci de, vibre comme un muscle. On peut même prendre un chien en peluche. Avec les hommes c'est plus difficile, les hommes ça mord, ça chie, ça prend de la place, ça pense aussi, ils peuvent dire oui ou non. C'est par paresse. Je n'ai rien contre les petites dames avec leur yorkshire orné d'un petit nœud rose, au contraire, ils sont attendrissants, tous les deux, et on voit avec le temps se réaliser une sorte de symbiose, on ne sait plus bien qui est qui. C'est un couple très fascinant mais si j'écrivais une petite nouvelle avec un dame et son chien, j'égorgerais les deux. Dans la rue ils m'amusement, ils sont très jolis, je vais même m'arrêter pour faire guili-guili au petit chien, mais dans mon conte je vais les égorger tous les deux et j'imaginerai la façon la plus cruelle pour les réduire en petits morceaux - mais joliment. Et ceux qui liront cette nouvelle, je voudrais qu'ils s'interrogent, en rigolant mais pas trop. Le petit chien et la dame doivent être puissants, forts, ça doit dégouliner de sang, je veux en faire un hybride, je voudrais qu'ils s'accouplent, se déchiquètent et deviennent une sorte de monstre - ce qu'ils sont en réalité. Où est-ce que ça mène, je n'en sais rien. Peut-être moi à la maison de fous dans quelque temps ? Mais ça doit servir à quelque chose. Cela doit mener quelque part sinon ce devient un jeu inutile. Ne fût-ce que changer le regard par rapport à la petite dame et son chien.

## Entretien avec Patrick Denis

Patrick Denis est président de la section du parti socialiste de Forest

# LA CRUAUTÉ DANS LA POLITIQUE

**On entend souvent dire par des hommes politiques : " le monde politique est un monde cruel ". Qu'est-ce que tu en penses ?**

Oui, oui, je pense que c'est un monde dans lequel existe une part importante de cruauté ou, en tout cas, où l'on peut en avoir le sentiment. Dans une situation d'échec, certainement. Celui qui subit un échec politique, même s'il y a des raisons objectives, se verra vite oublié, vite mis à l'écart, vite renié. La faiblesse de l'autre est très facilement et très rapidement exploitée et cela traduit un comportement effectivement cruel.

**C'est le modèle du darwinisme social : " Malheur aux faibles ! "**

Oui, il y a un peu de ça, " Malheur aux faibles ! ". Il y a la gestion des rapports de forces relationnels, effectivement. Il faut pouvoir disposer d'un certain nombre de compteurs et de cadrans et savoir observer. Quand on se sent faiblir sur un point, on sent vite les dents des autres. On le sent comme un comportement assez injuste, assez cruel car la faiblesse dans un parcours politique se paye cash. Il y a peu d'indulgence, peu de solidarité venant des autres pour aider à sortir de l'ornière quand on est exposé à une difficulté particulière ou à un échec. D'ailleurs fréquemment c'est plus par rapport à une question personnelle qu'à une question politique de fond. Lorsqu'on subit un échec sur une question politique de fond, cela se pose moins en termes de cruauté. Mais lorsqu'il s'agit de positions personnelles, un échec individuel ou une position de faiblesse seront rapidement exploités par ceux qui se prétendent vos rivaux. Et là les enjeux de positionnement individuel sont tellement exacerbés à certains moments de la vie politique qu'un moment de faiblesse peut être un moment de trop pour pouvoir garder sa position. Evidemment, ce n'est pas la position pour la position, c'est la position stratégique pour pouvoir mener d'autres combats, c'est un outil, mais un outil qui représente aussi une situation sociale... Et nos rivaux politiques ne feront pas la distinction.

**On pourrait donner deux explications différentes à ce comportement. La première, c'est que le politique est un monde où la concurrence est forte alors que les places sont rares - quelqu'un qui tombe c'est une place qui se libère ou un concurrent en moins. La seconde, c'est que l'enjeu y est le pouvoir et qu'on y trouverait donc moins d'inhibitions que dans d'autres cercles sociaux où les enjeux ne sont pas directement des enjeux de pouvoir.**

Je ne sais pas si le monde politique est plus cruel que d'autres mondes. Je ne fréquente pas le monde de l'entreprise privée mais il me semble que les enjeux de rivalité, que ce soit l'argent ou le pouvoir, y commandent aussi et que les positionnements humains peuvent y être tout aussi cruels. Ceci dit c'est vrai qu'en politique l'existence d'enjeux de pouvoir est un des moteurs des comportements et c'est vrai aussi que la concurrence y est forte parce qu'il y a peu de positions et de places disponibles pour beaucoup de gens en lice. Mais beaucoup de gens veulent occuper ces places pour pouvoir faire quelque chose, chacun se positionne parce qu'il pense qu'il peut faire mieux que les autres. Ce n'est pas l'univers sans foi ni loi de Dallas où l'on ne pense qu'à écraser les autres, ce n'est pas comme ça que je vis le monde politique. Je pense que la cruauté y est souvent involontaire. Je n'y ai pas rencontré beaucoup d'individus qui aient des attitudes intentionnellement cruelles, des gens infects. Ce sont des gens durs, peu solidaires, ça oui.

**Il y a parfois des pratiques qui vont loin : organiser une diffamation contre un adversaire ou monter une cabale contre lui... Là on est au-delà d'une cruauté par défaut de solidarité.**

Cela arrive dans ce milieu-là comme dans d'autres, ce n'est pas propre au monde politique. Dans le monde de l'entreprise aussi, la fin justifiant les moyens, certains se croient tout permis, au mépris des conséquences sur la vie des autres. Sans vouloir manier la langue de bois, dans l'espace politique où j'évolue, je n'ai pas rencontré de situation où l'on utilise la diffamation. Maintenant peut-être qu'ailleurs...





Rafah, bande de Gaza, Palestine, 2002  
 " Même si vous détruisez nos maisons, vous ne détruirez pas nos âmes "

**Pour prendre un exemple qui n'est pas dans ton espace géographique mais qui relève du même parti que le tien, est-ce que tu as lu les souvenirs d'Alain Van der Biest ?**

Je ne les ai pas lus mais j'y pensais. Evidemment, il subsiste un doute, quelle est la part du vrai, du faux, de l'acte de défense ? Mais ça me ramène à la question de la faiblesse. Que ce soit fondé ou non fondé, c'est la faiblesse de l'individu qui est exploitée par des groupes, par une attitude quasi collective qui n'aime pas et qui rejette l'individu perdant. Je ne sais pas ce qui est vrai ou faux dans tout ce qu'on a pu dire de et autour de Van der Biest mais j'y vois simplement la faiblesse d'un homme qui a été exploitée sans doute de manière très dure, sans doute cruelle. Mais est-ce que c'est cruel d'évoquer le fait que l'homme politique sombre dans l'alcool ? Est-ce que ça entache plus sa réputation qu'il ne le fait lui-même en se comportant de la sorte ? On ne retiendra du suicide que la conséquence...

**Dans ce cas, il y avait une dimension " chronique d'un suicide annoncé "... On répandait la nouvelle de son suicide avant qu'il n'ait eu lieu, on l'encourageait presque à le faire...**

Ne me mets pas ça dans la bouche, je voudrais moi-même survivre à cette interview... Dans l'affaire Van der Biest, il y a d'abord le problème des accusations. Sont-elles fondées, oui ou non ? Il y a des gens qui le croient sincèrement et d'autres qui le contestent tout aussi sincèrement. Il y a une polémique autour de tout cet antagonisme et en bout de course l'homme décide de se soustraire à la justification et se suicide. Est-ce que c'est cruel ? Au moment même je l'ai trouvé, je me suis dit " jusqu'où l'on va ! ". Quoi qu'il en soit des faits, il est évident que la mort n'était pas la condamnation à donner. Le fait qu'il se soit donné la mort est cruel, mais est-ce que c'est la cruauté réelle ou prétendue du monde politique qui l'y a conduit ? Je ne sais pas.

**Je me souviens d'une interview d'un ancien correspondant du journal *Le Monde* à Bruxelles, José-Alain Fralon, où il disait " quand je suis arrivé en Belgique, je m'attendais à trouver une démocratie nordique, aux mœurs policées, et je me suis rendu compte que la culture politique belge était profondément méditerranéenne, un monde politique où foisonnaient des animosités et des haines accumulées pendant des décennies, et où on ne reculait pas devant les règlements de compte et les coups bas "**

Oui, je n'ai pas le bonheur de vivre dans les démocraties nordiques. Il est clair que dans les sections locales du parti socialiste, par exemple, il y a parfois des haines qui sont des haines villageoises qui sont entretenues et qui fondent certains comportements.

**Regardons ailleurs. L'affaire Ducarme. Celui-ci a laissé entendre dans une interview au journal *Le Soir* que c'était quelqu'un de son propre parti, Hervé Hasquin pour ne pas le nommer, qui avait livré à la presse l'information sur son dossier fiscal qui a provoqué sa chute. Est-ce que c'est de la cruauté, en sachant qu'un tel geste anéantira la carrière politique de l'intéressé ?**

Je ne trouve pas ça de la cruauté mais de la bêtise de la part de l'homme qui s'expose ainsi. Ce qui est anormal, c'est qu'il ait pu se cacher si longtemps, par rapport à ce qui est tout de même une solide incivilité. Ce qui peut sembler cruel, c'est que ses collègues de parti ont attendu le moment opportun, en fonction de leur propre stratégie, pour utiliser l'information et faire tomber le couperet. Mais tant pis, on n'est pas des innocents non plus, et l'homme qui a masqué sa situation pendant tant d'années dans ce monde-là savait aussi à quoi il s'exposait. Il savait que ce secret était certainement partagé par quelques puissants parmi ses rivaux et que s'il ne le réglait pas de manière

honorable, il prenait le risque de se faire couper la tête. Oui, " c'est cruel ", on le dit presque avec un petit sourire dans le monde politique. En fait, il y a quelqu'un qui a commis une erreur et les autres ont utilisé sa faute.

Finalement, pour revenir à notre point de départ, est-ce qu'on peut dire que le monde politique est cruel ? Eh bien, je n'en suis plus aussi certain que ça. Van der Biest comme Ducarme se sont mis eux-mêmes dans une position de faiblesse. Ils se sont exposés et ensuite certains de leurs " amis " ont utilisé cette situation. Mais ils portent eux-mêmes la responsabilité de s'être mis dans cette position de faiblesse. Il faut bien sûr voir à chaque fois le degré de responsabilité de l'individu, mais c'est lui qui a donné aux autres le bâton pour se faire battre. Je n'ai pas vu dans le monde politique de cruauté face à des situations dont on n'est pas responsable. A Namur il y a un échevin qui est lourdement handicapé et personne n'exploite la faiblesse physique de cet homme. Dans l'affaire Dutroux il y a eu une tentative contre Di Rupo - je ne crois pas que cela vienne de l'intérieur du parti, en tout cas je veux le croire - et là on touchait à l'intégrité morale et psychologique de quelqu'un, une situation patente de cruauté, une attitude indécente, mais paradoxalement c'est aussi dans le monde politique que Di Rupo a alors trouvé des solidarités qui lui ont permis de surmonter cette situation dramatique. Et donc dire purement et simplement que le monde politique est par lui-même cruel serait trop radical. Il y a vingt-cinq ans que je milite dans des sections locales, j'y ai vécu des choses cruelles, j'ai perdu des rapports de forces, mais qu'est-ce d'autre finalement que les règles du jeu ? Les rapports de forces s'expriment, on perd et celui qui perd a vite tendance à ressentir la cruauté des autres parce qu'il ne bénéficie pas des honneurs qu'il estime mériter en fonction du travail accompli. Et dans son entourage, on va trouver des gens qui s'exclament " Ah comme c'est cruel le monde politique ! " Mais non, ce sont les règles normales du jeu. Et en tout cas en vingt-cinq années de militantisme je n'ai jamais observé d'attitudes cruelles qui mettraient en cause l'intégrité psychologique, physique ou morale d'une personne. Les règles du jeu sont dures, les conséquences sont dures et lourdement appliquées et aussi difficilement vécues par les protagonistes. Mais je n'y vois pas par essence une cruauté particulière. C'est très froid de dire ça mais c'est ainsi.

**La cruauté, c'est souvent une manifestation de la haine, alors la question est de savoir si la haine comme passion active est plus répandue dans la vie politique que dans un club de joueurs de boules.**

Eh bien je n'en suis pas sûr ! Plus sérieusement, autant il y a peu de manifestations de solidarité quand quelqu'un est en

position de faiblesse, autant la haine comme sentiment fort, comme passion active n'est pas fréquente. Je l'ai sentie parfois, je l'ai vécue à mon endroit, je ne sais pas si je l'ai jamais vraiment ressentie par rapport à d'autres, mais ce sont des moments rares, des moments très durs, très douloureux, où l'on sent la haine de quelqu'un, on sent véritablement son souffle dans sa nuque, on a presque du mal à assumer le regard de l'autre. Et je ne suis pas sûr que l'on ne vive pas de telles choses dans d'autres milieux. Dans une équipe, celui à cause de qui on perd un match peut aussi ressentir la haine de l'un ou l'autre parmi ses camarades. Personnellement je me souviens plus avoir ressenti de la déception que de la haine. J'aimerais pouvoir dire oui parce que je serais plus dans ce qu'on appelle la catégorie des tueurs en politique mais je ne me vis pas comme un tueur. J'ai eu une grande blessure dans mon engagement politique, qui m'a contraint, pour rester socialiste, à devoir changer de commune parce qu'humainement les choses m'étaient devenues insoutenables. J'en parle encore avec émotion mais je n'ai pas eu de haine. De la colère oui, un sentiment d'injustice écrasant, de la tristesse, mais pas de haine. J'ai souffert, oui, mais est-ce que je ne suis pas responsable de ma faiblesse ? Est-ce que je ne suis pas aussi responsable de la situation de faiblesse qui m'a conduit à partir ? Est-ce que j'avais choisi la bonne façon de me battre à ce moment-là ? Je pense que sur le fond j'avais raison mais est-ce que j'avais choisi la bonne manière de travailler pour corriger le fond ?

**En tant que président de section, est-ce que tu es amené à pacifier des conflits de personnes ou de groupes dans lesquels il y a des paramètres qui échappent à la rationalité politique ?**

Il faut être franc avec soi-même et je suis un bon protagoniste de conflit moi-même. Les conflits, j'en suis parfois la cause... Je suis devenu président de section parce qu'on croit qu'on peut faire mieux que d'autres, ou différemment, et on rencontre inévitablement un certain nombre de résistances. On se donne alors les moyens de vaincre ces résistances et de cette dynamique naissent des conflits inévitables. Donc j'ai été moi-même un porteur de conflits. Et là il y a une phase d'irrationnel, il n'y a pas que l'utilisation pure et simple des règles. On est dans le vivant. Depuis quatre ans que j'assume cette présidence, il y a bien sûr eu des conflits dans lesquels j'ai été amené à intervenir. A un moment tu arbitres, mais tu ne peux arbitrer que lorsque tu as le rapport de forces. Arbitrer ce n'est pas forcément prendre parti pour l'un ou pour l'autre, mais c'est forcément disposer de cet outil qu'est le rapport de forces qui fait que ta position sera légitimée par le groupe.

**Il y a cinq cents ans Machiavel disait la même chose un peu autrement : " Pour un Prince, il est beaucoup plus sûr de se faire craindre qu'aimer ".**

Evidemment, sauf que les hommes politiques veulent en plus être aimés...

**Propos recueillis  
par Jean Vogel**

# CRUAUTE DE L'ENFANCE

## Entretien avec Reine Vander Linden

Reine Vander Linden psychologue clinicienne  
travaille à l'Institut Edith Cavell et est rédactrice  
au Journal de nos enfants

**On peut partir de deux images culturelles. La première, très répandue, c'est celle de l'enfance comme âge angélique, une ère d'innocence qui ne prend connaissance du mal qu'à travers sa socialisation. La seconde c'est celle présentée dans le roman de W. Golding *Sa majesté les mouches* qui raconte l'histoire d'une société d'enfants établie dans une île déserte à la suite d'un naufrage et la présente comme un monde d'une violence et d'une cruauté extrêmes. Est-ce qu'il faut les récuser l'une et l'autre ou les conserver toutes les deux ?**

Ce qui est d'abord particulier, c'est qu'elles se soient construites ces images-là. L'enfant innocent, l'enfant charmant, cela reste un peu mystérieux. D'où est-ce que ça vient ? Nous sommes probablement nous adultes dans le rêve qu'il puisse y avoir un monde humain sans agressivité et sans violence et on l'associe au monde de l'enfance. Mais quand on observe de l'ordre d'une violence contenue dans ses gestes, dans sa parole quand il parlera plus tard, mais la violence elle est là d'entrée de jeu. Pourquoi ce rêve alors que tout nous montre que les germes de la violence sont là dans l'humain, en chacun de nous depuis qu'il est tout petit. La société enfantine de *Sa majesté les mouches* est particulière parce qu'elle fait prendre conscience que sans instance surmoïque,

pour employer un terme psy, sans garde-darme intérieur pour aiguiller cette agressivité et cette violence interne à chacun, on peut déboucher sur des choses tout à fait abominables et épouvantables. Ce roman ouvre à un questionnement sur comment les enfants se débrouilleraient s'il n'y avait pas des pare-excitants, des garde-fous qui sont les adultes. J'utilise le mot pare-excitant parce que je crois qu'il y a vraiment dans la violence, l'agressivité ou l'acte cruel quelque chose de l'ordre d'une excitation croissante. On fait mal à quelqu'un et on voit la réaction de ceux qui sont autour, qui sont outrés, étonnés, abasourdis ou sans mot, on voit la réaction de ceux qui subissent la violence ou la cruauté et il y a quelque chose d'excitant parce qu'on veut voir jusqu'où ils peuvent aller, jusqu'où ils peuvent résister. C'est une excitation qui s'auto-alimente et sans des adultes qui peuvent mettre le holà, en disant "là ça ne va pas, on ne peut pas continuer à être cruel", les enfants peuvent être abominables entre eux. C'est à travers ce qui se joue au quotidien dans une relation respectueuse avec un adulte que l'enfant apprend le respect de la vie, le respect de l'autre, le respect de l'intégrité de l'autre. On le voit bien avec les enfants qui n'ont pas d'expérience valable de respect d'eux-mêmes parce qu'ils sont intrusés. Cela peut commencer avec de très petites choses, je

ne parle pas d'inceste ici, cela commence en introduisant dans l'anus le thermomètre pour que l'enfant défèque plus rapidement et ne salisse pas son linge - et cela se fait beaucoup. Il y a déjà là une intrusion, une violence, un manque de respect du rythme de la physiologie de l'autre qui fait que chez ces enfants-là il est difficile de se vivre comme une entité respectée et dès lors il est aussi difficile de considérer que l'autre puisse être gêné par ce qui est pour eux une expérience habituelle de la vie.

Ce sont des questions très difficiles à élaborer. Il y a des parents qui tolèrent qu'un bébé pleure pendant des heures avant d'intervenir, parce qu'ils sont plus négligents ou plus résistants au bruit, et il y en a d'autres qui vont se ruer dessus directement. Dans les deux extrêmes on sait que ça ne va pas : l'enfant sur lequel on se rue et qui n'a pas le temps d'élaborer sa propre demande subit une violence tout comme l'enfant qui doit attendre seul pendant des heures et trouver une solution pour s'auto-intégrer.

**Il faudrait faire une distinction entre la simple violence, taper sur l'autre bébé qui s'approche du jouet convoité pour le repousser, et la cruauté, le plaisir éprouvé à faire souffrir et à voir souffrir.**

Je pense que la violence est effectivement en germe en chacun mais que tout le monde ne va pas user de cruauté. Dans la littérature spécialisée on parle très peu de la cruauté des enfants. On parle de la cruauté des parents à propos de la maltraitance, etc., mais jamais dans des réflexions ciblées sur l'enfant. Et pourtant des comportements cruels chez les enfants, on en rencontre : des enfants qui arrachent les ailes des mouches, qui tirent la queue d'un chat en voyant très bien que cela lui fait mal, il y a une cruauté à l'égard des animaux qui se manifeste assez fréquemment chez certains enfants. Mais pas chez tous les enfants et, dans les tableaux cliniques, lorsqu'on parle d'un enfant qui est cruel envers les animaux, on se dit qu'il y a quelque chose qui grince et on s'inquiète. Je pense qu'il y a une intuition du vivant qui existe a priori, en soi, chez l'enfant et la question est de savoir qu'est-ce qui fait que cette intuition va être utilisée par certains enfants et non par d'autres pour faire mal à des êtres vivants. C'est un peu mystérieux, je crois qu'à nouveau cela nous rapproche de l'expérience de respect de soi que chaque être a pu faire, pas forcément sur soi-même, mais par personnes interposées. On peut avoir fait l'expérience d'une cruauté, parce que quelqu'un l'a utilisée, parce que les paroles sont vraiment blessantes et cruelles - les mots peuvent être cruels. Ce sont des choses que l'enfant cherche à comprendre et des comportements qu'il réitère peut-être sous d'autres modalités sensorielles, peut-être pas par le langage, mais de façon tactile comme à travers l'arrachage d'ailes de mouche. Il y a là un essai de compréhension de ce qui se passe, de comment l'autre va réagir et de ce que cela provoque chez soi-même quand on est instigateur de cruautés. Ceci dit, certains enfants vont aussi arracher les ailes à titre d'expérience, pour voir ce que cela fait une mouche sans ailes, pour vérifier si elle ne vole plus. C'est un test mais, au-delà d'une expérience, est-ce qu'on va la recommencer, la rejouer ? En général il y a un adulte ou un autre enfant qui intervient pour dire " tu ne peux pas faire ça ", poser un interdit. Si ce n'est pas le cas, est-ce que l'enfant va réitérer cette expérience ? J'imagine qu'il y a un moment où il se rend compte qu'il est en train d'amputer la mouche. Ce sont des questions, je n'ai pas de réponses, est-ce qu'une expérience suffit et que l'enfant perçoit de lui-même la souffrance infligée à l'animal ou est-ce qu'il faut vraiment qu'un adulte vienne y mettre le holà ? Je ne sais pas.

XII

**Il y a aussi des enfants qui s'infligent des souffrances à eux-mêmes, qui se tapent la tête contre les barreaux de leur lit ou contre les murs.**

On peut évidemment mettre là-dessus le mot de cruauté mais je crois que les comportements autodestructeurs du type s'arracher les cheveux ou se taper la tête au mur sont vraiment d'un autre ordre que ceux de l'enfant qui a ce sens du cruel, si l'on peut dire. Ce sont des tableaux cliniques tout à fait différents. L'enfant qui a le sens du cruel a eu accès à une position de découverte du sens de la dualité, il fait la distinction entre autrui et lui-même. Son comportement s'apparente plus à un tableau psychopathologique : se faire plaisir à soi-même, augmenter son excitation, parvenir à une jubilation intérieure à travers la souffrance infligée à autrui. En revanche, l'enfant qui se frappe la tête contre le mur, je ne suis pas sûr qu'il soit dans un état de jubilation, il serait plutôt dans une recherche de sensations parce qu'il a été soumis à des sensations douloureuses, auxquelles il est habitué et qui lui donne son sens d'exister et il va rechercher ce sens à travers des stimulations sensorielles négatives pour lui-même. J'ai rencontré le cas d'enfants brûlés parce qu'on leur donne systématiquement des biberons trop chauds qui refusent de boire des biberons à température normale. Malgré les brûlures et la douleur qu'elles occasionnent, ils ne pourront boire que des biberons chauds, car ils y sont tellement habitués qu'autre chose sort de leur capacité d'accepter du neuf. On le voit aussi chez les enfants maltraités qui se mettent toujours en situation d'appeler les coups, car ce n'est qu'ainsi, à travers les coups, qu'ils ont l'impression d'exister pour l'autre. Ce sont des enfants qui ne sont pas l'objet d'attention psychique de leurs parents et les seules sensations qui leur donnent l'impression d'exister ce sont des sensations physiques désagréables. Ils vont rechercher la douleur parce que c'est la seule façon pour eux de la comprendre, de l'affirmer et d'exister, de sentir qu'il y a un habituel qui les fait vivre. C'est très dérangent mais on a beaucoup d'observations sur ce type de situation.



Gnjilane, Kosovo, 2002  
Enfant de la communauté Rom

**Jean-Jacques Rousseau pensait qu'à côté de l'amour de soi, il existait chez les enfants " une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible " qui était l'origine des sentiments de compassion chez lui.**

Je pense que la compassion s'apprend, c'est une expérience d'intersubjectivité. Quelque chose qui s'apprend subtilement, on n'est pas obligé d'utiliser des mots pour que cela passe. Il y a un moment clé dans l'évolution de l'enfant, c'est lorsqu'il se rend compte qu'il sait que l'autre sait qu'il a quelque chose dans la tête. Je sais que tu sais que je pense quelque chose, mais l'inverse peut être vrai aussi. Cette expérience peut se démultiplier, prendre de l'épaisseur tout en restant non verbale, à travers une gestuelle, ce que Stern appelle l'accordage affectif : il y a un moment où l'enfant fait une expérience interne et la mère va lui restituer quelque chose de cette expérience sous des modalités sensorielles différentes de celles qu'il présente, par exemple par un regard ou un jeu de sourcils qui suit la même courbe que le jeu de voix de l'enfant. C'est une expérience fondatrice : je sais ce qu'il y a à l'intérieur de la tête de l'autre et lui sait ce qu'il y a à l'intérieur de la mienne. Le fait de ressentir de la souffrance pour autrui est du même ordre, ce ne peut qu'être une expérience d'intersubjectivité.

**Ce n'est pas un narcissisme élargi qui englobe le mal de l'autre dans son propre mal.**

Je ne pense pas. C'est une expérience beaucoup plus différenciée. Car le narcissisme englobant est quelque chose qui peut se retourner, devenir destructeur envers l'autre, alors que la compassion est une capacité de partager l'expérience de l'autre, de la faire sienne et de la lui restituer. Et cela s'apprend, ce n'est pas octroyé à tous les enfants... Je pense aux parents qui sont très, très inadéquats parce qu'ils sont en dépression ou qu'ils possèdent une pathologie psychique particulière et qui

ne sont pas en mesure d'offrir une expérience comme celle-là, d'entrer dans la subjectivité de l'enfant pour partager sous d'autres modalités et lui restituer quelque chose du désir ou du désagrément qu'il vient de vivre. Quand on est en prise avec ses propres problèmes, on ne peut pas offrir cela à un enfant. Heureusement l'enfant n'est pas seul au monde avec sa mère, il y a son père ou d'autres adultes autour de lui qui peuvent prendre le relais.

**Dans les versions Disney des contes et légendes traditionnelles, presque tous les éléments de cruauté qu'ils contenaient ont été censurés. Bruno Bettelheim, dans *Psychanalyse des contes de fées*, a fortement critiqué cela parce que cela privait les enfants de matériaux nécessaires à leur élaboration psychique.**

Il est vrai que si cela s'élabore d'abord au niveau sensoriel dans une expérience d'intersubjectivité, cela doit ensuite s'élaborer absolument de façon psychique - nous sommes des êtres de pensée et de parole - et il faut donc passer à autre chose. Je pense à ce que Serge Tisseron disait de ces cruautés qui se sont passées au Rwanda ou au Libéria. Lorsqu'on entend les témoignages de ces gens qui ont tué, assassiné, fait preuve d'une cruauté véritablement monstrueuse, ils disent " je n'imaginais pas que je pouvais faire cela, j'ai été entraîné malgré moi ". Pourquoi est-ce que ces gens, faits de chair et d'os comme nous, sont-ils tellement différents ? Et Tisseron répond : c'est possible à partir du moment où l'on n'a jamais mentalisé, où l'on ne s'est jamais représenté cela. Cette représentation peut prendre une forme verbale ou une forme visuelle, mais elle est indispensable pour pouvoir le penser et prendre de la distance. Quand on ne s'est jamais représenté le crime, on est beaucoup plus sujet à tuer que quand on l'a fait. Il y a des choses qui sont à ce point taboues, dans la parole et dans la représentation imagée, que ça en devient un refoulement déterminant. Les parents qui passent à l'acte sont des parents qui ne pourraient pas mettre des mots sur des sensations de violence extrême, d'avoir envie de jeter son enfant par la fenêtre. J'en ai fait l'expérience : quand une mère vous dit " j'ai envie de jeter mon bébé par la fenêtre, je le boufferais bien ou je l'étranglerais ", moi ça ne m'effraye pas. Pourtant ça effraye souvent encore les professionnels d'entendre des propos pareils. Quelle horreur ! Une mère épouvantable, à risque, etc., etc. Mais si une mère peut le dire, c'est qu'elle se l'est déjà représenté et il suffit de se le représenter pour se dire " évidemment que je ne le ferai pas ". Ce qu'on peut désirer on ne le souhaite pas nécessairement. La différence entre le désir et le souhait est essentielle. L'envie d'étrangler ou de noyer son bébé, on l'éprouve parfois vraiment, mais si on en parle c'est qu'on a dû décoder une émotion violente qui vous assaille, qui est effrayante parce qu'elle est porteuse d'une culpabilité énorme et c'est pour cela qu'on la refoule rapidement. C'est déjà tout un travail que de pouvoir la décoder et de la restituer à l'autre sous forme d'une parole ou d'une image. Alors si un professionnel vient vous dire " Mais Madame,



*Rafah, bande de Gaza, Palestine, 2002  
Maisons détruites par l'armée israélienne*

enfin !!! ", qu'est-ce que vous faites ? Vous refoulez, vous vous dites " mais oui je suis odieuse, je suis une mère monstrueuse ". On crée de la violence à travers les tabous sociaux autour de ces sorties un peu spontanées, verbales, mais qui sont encore aujourd'hui terriblement effrayantes pour un très grand nombre de gens. La mère qui dit " je l'étranglerai bien " est bien moins dangereuse qu'une mère projective qui dit que son bébé lui fait des yeux noirs et qu'il la sent mauvaise. Là c'est dangereux. Parfois nous-mêmes professionnels, nous sommes inducteurs de refoulement chez les gens. Et c'est ce refoulement qui empêche la représentation de l'agressivité, de la violence ou même de la cruauté qui est générateur d'un potentiel violent qui risque alors effectivement de ressortir au moment d'un débordement, au moment où l'on n'en peut plus. Alors que si cela peut se représenter, cela peut se gérer.

XIV

**Et que penser des images de violence ou de cruauté qui sont livrées aux enfants à l'état brut, en particulier par la TV ? Comment peuvent-elles être psychologiquement " digérées " ?**

Tisseron estime qu'à partir du moment où une image bouleversante est reçue par un enfant et réassimilée à travers un discours ou une parole gérés avec l'adulte, cela devient représentable. De même chez un enfant qui à la suite de scènes très cruelles peut les redessiner, ce qui est une façon de se les re-représenter. Je ne suis pas entièrement d'accord, pas convaincue que ce soit suffisant car je crois parfois que l'excitation vécue chez les enfants face à des images de ce genre peut être aussi grande chez l'adulte. Tous les adultes ne sont pas capables de prendre de la distance par rapport à de telles images et ils peuvent se retrouver dans la même excitation que l'enfant. S'il n'y a pas une fonction de pare-excitation, de pouvoir prendre ce qui intoxique l'enfant pour le lui rendre sous une forme travaillée, verbale ou figurative, l'effet traumatique de l'impact de

L'ENFANCE

l'image est là, tant chez l'adulte que chez l'enfant. Or il faut un travail de décodage et de désintoxication de l'excitation inavalable, ingérable, indigeste par l'enfant. Je suis parfois mal à l'aise par rapport à ce discours qui dit qu'il y a des images qui passent mieux que d'autres, car il y a aussi des images porteuses d'émotions difficilement soutenables. Par exemple c'est pas rien, dans Walt Disney, la scène où le petit Bambi se retrouve tout seul pleurant à côté de sa mère morte. Ce sont des images d'une violence qui amène vraiment la position dépressive chez l'enfant : je suis seul au monde, les adultes ont disparu autour de moi, toute ma sécurité a fondu comme neige au soleil. Ce sont des images très, très fortes, qui laissent des traces. On peut dire bien sûr que cela rentre dans une culture de la mort et de la solitude et donc dans une représentation collective, mais chacun doit encore en faire sa propre histoire, trouver son propre cheminement, sa propre gestion de son émotionnel et c'est quelque chose que l'on ne peut pas faire à la place des autres. On doit le faire comme adulte à côté d'un enfant et l'aider, c'est quelque chose que l'enfant ne peut pas faire seul. Tisseron dit qu'il faudrait par exemple commencer la journée scolaire en donnant aux enfants la possibilité de dessiner ce qu'ils ont vues à la TV, ce serait déjà une forme de prévention collective. Il y a des enfants qui sont vraiment envahis par des images qu'ils ont vu quelques heures auparavant et qui ne savent pas se concentrer sur la matière scolaire parce qu'ils ont un trop-plein d'excitations et d'émotions. C'est la même chose pour des enfants qui ont assisté à des disputes entre leurs parents et qui reviennent là-dessus, ils en sont envahis tant qu'ils ne peuvent pas le déposer quelque part et partager leur représentation avec quelqu'un d'autre.

D'autres cliniciens aborderaient sans doute la cruauté sous un autre angle, mais mon travail auprès de tout petits bébés me rend particulièrement sensible à cette fonction pare-excitante dont j'ai parlé et à cette capacité d'intersubjectivité à travers une expérience partagée, même si elle est infra-verbale. Je crois que cela a vraiment un impact dans la capacité de pouvoir se percevoir à un moment donné comme vraiment cruel ou pas, ce sont de telles expériences très, très, très primitives qui créent la capacité d'empathie à l'autre.

Propos recueillis  
par Jean Vogel

# Cruauté du couple

## Entretien avec Edith Raven

Edith Raven est présidente d'un club anonyme de femmes qui ont quitté leur(s) mari(s)

**Si on pense que le couple est le lieu par excellence de l'amour, n'est-il pas étrange que ce soit aussi le lieu par excellence de la cruauté ?**

Il y a une affirmation dans la question. Le lien est paradoxal mais réel. Il y a des facteurs sociaux qui font du couple la norme à laquelle la majorité des gens adhère pour vivre un bonheur amoureux, ou pour croire le vivre. Et dans un grand nombre de situations, ce bonheur amoureux se transforme en une sorte de pugilat qui voit se développer beaucoup de cruautés.

**Pourquoi y aurait-il plus de cruauté dans un couple que dans un lieu de travail, par exemple, entre un supérieur et son subordonné ?**

Parce qu'il s'y trouve des enjeux affectifs qui ne sont pas nécessairement présents dans une relation professionnelle. Or c'est l'interaction entre les enjeux affectifs et un rapport de force qui nourrit ou qui amplifie la cruauté.

**N'y aurait-il pas une autre différence ? Dans ce qu'on appelle aujourd'hui harcèlement moral dans une entreprise il y a une distinction tranchée entre bourreau(x) et victime(s). En revanche dans un couple, il y a une participation de la victime à ce qu'elle subit.**

Dans la relation professionnelle, les rôles peuvent être en effet clairement identifiés. Et ne s'inversent pas. Dans une relation affective, il est fréquent que les rôles s'invertissent au fil du temps : le bourreau pouvant devenir de temps en temps une victime et inversement. En outre, la personne qui se déclare victime peut parfaitement être ou représenter un bourreau aux yeux de l'autre, pour le simple fait de revendiquer de préserver son statut. Le statut de victime est en soi une cruauté pour le bourreau.

**D'où vient la cruauté dans le couple ?**

Historiquement, il y a toujours eu une tradition de domination du masculin sur le féminin dans le couple hétérosexuel. Même si aujourd'hui elle est un peu moins marquée, elle existe encore, de manière plus subtile et plus insidieuse et donc plus invisible. L'enjeu est essentiellement le rapport de force établi entre deux êtres qui provoque et engendre cette cruauté. D'où vient la cruauté ? C'est le fait (acte, verbe...) qui est produit par le sentiment personnel que l'amour de l'autre va nous dévorer.

**La cruauté serait-elle uniquement le fait des hommes vis-à-vis des femmes, et pas le contraire ?**

Je pense effectivement qu'il existe une forme de cruauté masculine qui est assez unique en son genre, même si cela n'exclut pas l'existence de formes de cruauté féminine. La cruauté masculine est peut-être plus marquée socialement, plus "reconnue", plus "évidente". Je n'exclus pas la cruauté des femmes à l'égard des hommes.

**L'image la plus répandue, c'est l'opposition entre la violence physique de l'homme - c'est lui qui frappe - et la cruauté verbale ou morale de la femme - la "langue de vipère" !**

La violence physique est en effet majoritairement celle des hommes : abus, viol, sévices,... Il ne faut toutefois pas négliger que, sorti du cliché "violence = cruauté", la femme est absolument à même de faire subir des violences plus "invisibles" : harcèlement moral sur l'autre dans le couple, sur les enfants, sur des employés, puisqu'elle est amenée aujourd'hui à occuper des fonctions à responsabilités, etc.

J'aurais envie de lier intrinsèquement cruauté et domination plutôt que cruauté et violence. Et pourtant la première est probablement l'effet de la seconde. Exemple très simple, un homme qui se retrouve au chômage à la suite d'une restructuration de son entreprise devient violent verbalement avec sa femme parce qu'il a le sentiment de perdre son statut de dominant dans le couple. Et au lieu d'en vouloir à son entreprise ou à l'organisation économique qui l'a amené à cette situation, il se retourne contre la personne qui vit avec lui, qui va pourtant subir les effets de cette déchéance économique n'ayant pourtant rien à voir avec leur relation affective.

**Mais au-delà de la volonté de préserver son statut ou son pouvoir, n'y a-t-il pas dans la notion de cruauté l'intention explicite de faire souffrir l'autre ?**

Il me semble que l'intention de cruauté provient avant tout d'une faiblesse ou d'un échec personnel. Il y a toujours une cause intrinsèque qui rejaille sur la vie de couple et je ne crois pas à l'existence d'êtres cruels qui naîtraient cruels. Ils deviennent cruels parce que la vie ne leur a pas permis de s'épanouir pleinement.



**Et du point de vue de la sexualité, est-ce qu'il n'y pas de pulsions sadiques indépendantes des contextes sociaux ?**

Je ne les crois pas réellement indépendantes. Tout être humain provient d'un milieu familial et social dans lequel il a vécu certaines expériences. La cruauté ou la perversité qu'il peut développer ou les risques qu'il peut prendre dans sa vie de couple sont des effets d'expériences antérieures.

**Est-ce qu'il peut y avoir de la cruauté sans haine, de la cruauté froide ? Une cruauté liée au plaisir de faire souffrir l'autre sans pour autant le haïr, simplement parce qu'il s'y prête.**

Personnellement je ne le pense pas. La haine est intrinsèquement liée à la cruauté. Certaines conditions de vie et expériences amènent des personnes à s'identifier à une image d'eux ni aimables, ni plaisants sauf s'ils sont cruels. Je ne crois pas à une démarcation absolue entre êtres cruels et non-cruels. Il faut avoir vécu certaines expériences de vie pour passer d'un état à un autre.



**Mais de quelle nature est la jouissance que l'on peut éprouver en exerçant la cruauté ?**

Il faut en revenir à ce concept de domination. Lorsque l'évolution d'un être (son autonomie, son bien-être, sa volonté d'être lui-même) devient insupportable pour l'autre, la seule chose à laquelle celui-ci peut s'accrocher c'est d'exercer de la cruauté à son égard pour préserver son statut de dominant qu'il ne veut pas perdre. L'idée que l'autre peut devenir " indépendant " lui est insupportable et le pousse à développer des " besoins " de cruauté pour se sentir personnellement un peu moins impuissant. La forme de la jouissance peut alors se manifester par des faits de harcèlement : culpabiliser l'autre, le harceler au téléphone, le menacer de le laisser sans le sou, il y a mille exemples. Par ailleurs, je ne suis pas certaine qu'il y ait toujours jouissance à exercer la cruauté, sinon se faire souffrir soi-même un peu plus.

**Et pourquoi est-ce que l'autre accepte d'être traité cruellement ?**

Peut-être parce que son parcours personnel ne lui permet pas de s'identifier à autre chose qu'une victime. Prenons des adultes qui ont vécu une enfance peu épanouissante et valorisante et dont la seule image d'eux-mêmes est qu'ils sont voués à subir des souffrances douloureuses, qu'ils ne méritent pas autre chose. C'est l'effet d'un parcours familial et social dont je parlais tout à l'heure. L'humiliation subie équivaut à une forme de reconnaissance, c'est une position affirmée que d'être une victime, car l'alternative serait de ne rien être du tout.

**S'il y a une complémentarité entre le " bourreau " et la " victime ", qu'est-ce qui empêche un tel couple de continuer à bien fonctionner ? Après tout, au niveau de la sexualité, on peut partager des pratiques sado-maso dans une grande harmonie ?**

Dans ce dernier cas, il y a un aspect de jeu et les règles du jeu ont été décidées ensemble. Mais dans la plupart des couples, il ne s'agit pas d'un jeu mais plutôt d'un trop-plein de réalité qui submerge les aspects amoureux. Les deux partenaires sont chacun en évolution, rarement au même rythme et une inadéquation s'installe. Souvent les femmes ont été plus rapidement conscientes de l'ambiguïté qui s'est installée et se sont rebellées, ce qui provoque le conflit " cruel " dont j'ai parlé tout à l'heure. Elles aspirent à changer de statut, à transformer le couple, alors que l'homme l'accepte plus difficilement. La femme " soumise " n'accepte plus son statut et l'homme a des difficultés personnelles à reconnaître l'intérêt de porter un regard différent sur sa femme.

**Si l'autre a des attitudes qui sont vraiment ressenties comme intolérables, en ce qu'elles provoquent des blessures profondes, qu'est-ce qui empêche de dire : " ou bien tu arrêtes complètement, ou bien je te quitte sur-le-champ ? "**



Rien ne l'empêche. Interviennent ici la croyance qu'on peut avoir en la possibilité d'une transformation du couple et la confiance éprouvée à l'égard de l'autre, de sa possibilité de se remettre en question. Mais il est vrai que confiance et cruauté sont antinomiques.

Ceci dit il faut distinguer cruauté comme comportement d'un individu à l'égard d'un autre, gratuite, sans fondement, et cruauté sur le plan de l'interactivité dans le couple. Dans un couple, on peut souvent ne plus se rendre compte qu'il y a deux individus. Lorsqu'on veut que les désirs personnels, avec tout leur arrière-fond psychique, soient redevenus prioritaires par rapport à ceux de l'autre ou du " couple ", ce n'est plus seulement une question de domination par rapport à l'autre. C'est un sentiment paranoïaque réciproque qui se développe : l'un pense que l'autre veut le priver de liberté et le deuxième pense que le premier le trahit. Et la cruauté se développe seulement et uniquement au départ de cette amplification fantastique qui englobe les faits, les intentions et les interprétations.

Je donne un exemple : l'un a été dans son enfance livré à lui-même, l'autre sur-couvert. Dans une première phase du couple, la combinaison semble parfaite, l'un a envie d'être protégé et l'autre a envie d'être protecteur. Si ensuite le premier veut conquérir un espace d'autonomie par rapport au besoin de protection qu'il recherchait auparavant, l'autre peut le ressentir comme de la cruauté, il perd son statut de protecteur, son prestige. Il est donc trahi et a le sentiment de ne plus exister parce qu'il est devenu dépendant de son statut de protecteur. L'autre, à son tour, ressentira comme de la cruauté les atteintes portées à son besoin d'autonomie. Déjà, il n'est pas facile de désirer l'autonomie lorsqu'on est surprotégé. Dès lors, la protection est devenue enfermement, violence, etc. La cruauté est donc devenue inhérente à l'interactivité entre deux besoins devenus incompatibles. C'est pourquoi il n'est pas si simple de se " défaire ", de s'en aller, ni même de nommer la cruauté...





Communauté indigène zapatiste de La Realidad, Chiapas, 2002

### **La protection, même excessive, n'est pas de la cruauté...**

Si j'écrase quelqu'un verbalement pour qu'il ne m'échappe pas, c'est de la cruauté. Si je l'infériorise systématiquement, sous prétexte qu'il serait moins cultivé ou moins intelligent, pour qu'il ressente le besoin de s'appuyer sur ma supériorité, c'est de la cruauté. Ici il n'y a certes pas de haine, mais il y a néanmoins une intention de nuire. La mouche a envie de s'envoler et il ne reste donc qu'à lui arracher les ailes... La protection, qui passe en outre souvent par la sollicitude judéo-chrétienne, est une cruauté.

### **Au sein d'un couple, des gens osent se permettre des choses qu'ils n'oseraient jamais se permettre ailleurs. La vie de couple semble abolir le sens des limites. Le couple serait en ce sens une structure génératrice de cruauté ?**

Il y a un lien avec le phénomène de l'état amoureux. C'est lui qui permet que la même personne soit parfois victime, parfois bourreau. Comment comprendre sinon le fait que l'on s'accroche en dépit de la souffrance. L'état amoureux permet de transcender le sentiment de l'insupportable au quotidien. L'insupportable, c'est se rendre compte que l'on est cruel à l'égard d'une personne qu'on aime ou, inversement, qu'on supporte la cruauté de la personne qu'on aime. Et puis il y a la peur de perdre l'autre. Mais, encore une fois, les conditionnements originaires des individus jouent beaucoup dans la fixation de leur seuil du supportable. Les limites ne sont en effet pas fixées par le couple, dans son interactivité, mais par les individus qui le composent. Le rapport amour-cruauté n'est plus à démontrer, l'un ne peut en effet probablement pas vivre sans l'autre. En quittant un employeur harcelant, on est tout à fait sûr d'être gagnant, parce qu'il n'y a pas d'enjeux affectifs au-delà de la peur de la perte de l'emploi. L'état amoureux rend aveugle quant aux critères rationnels de l'acceptable et du supportable. Dans une entreprise, il y a des règlements de travail, qui s'appliquent à toutes les situations qui peuvent se présenter, mais il n'y a rien de semblable dans la vie de couple. Le règlement de travail s'applique à des fonctions professionnelles précises. Aucune fonction précise n'est déterminée au préalable dans une vie de couple.

**Propos recueillis  
par Jean Vogel**

XVII

# DE LA CRUAUTÉ RELIGIEUSE

Paul Thiry d'Holbach est philosophe et auteur de plusieurs livres sur la religion. Son ouvrage *De la cruauté religieuse* peut être téléchargé sur : <http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=NUMM-84573>

## Qu'entendez-vous exactement par cruauté religieuse ?

Je comprends sous ce nom d'une part les opinions religieuses qui procèdent de la cruauté ou qui la font naître, d'autre part les actes de barbarie qu'impose la religion elle-même, ou ceux dont ses zéloteurs se font un devoir pour son service et par amour pour elle.

Le fondement de toute religion c'est la croyance en Dieu et c'est en général l'idée qu'on se fait de Dieu qui imprime un caractère au culte qu'on lui rend. Si les hommes se figurent un Dieu tyrannique, capricieux ou méchant, leur religion respirera l'esclavage, l'incohérence, la cruauté. Les croyants des religions monothéistes (judaïsme, christianisme, islam) disent que Dieu est doué d'une sagesse et d'une bonté infinies, mais s'ils lui attribuent des actions de cruauté, s'ils s'imaginent qu'on peut lui plaire par des actions barbares, s'ils pensent que Dieu lui-même a ordonné de telles choses, alors l'idée qu'ils ont réellement de la divinité sera directement opposée à ce qu'ils en disent et ce sera cette idée qui constituera l'essence de leur religion.

Que les croyants s'interrogent eux-mêmes de bonne foi et qu'ils se demandent comment ils s'imaginent au fond de leur cœur que Dieu traitera dans l'autre monde la plus grande partie des hommes, c'est-à-dire à leurs yeux les infidèles, et qu'ils se demandent comment eux-mêmes, s'ils en avaient le pouvoir, traiteraient en ce monde les gens qui ne s'accordent pas avec eux sur le culte ou sur les dogmes de la religion. Disposer de réponses honnêtes et sincères à ces questions ferait voir leur idée de Dieu et leur religion sous un jour très différent de celui sous lequel on les avait d'abord envisagées.

## Tout commencerait donc par une certaine idée qu'on se fait de Dieu ?

Il ne s'agit pas seulement d'une idée. Selon les plus anciens témoignages que nous ayons de l'histoire, les hommes dès les premiers âges ont adopté les plus étranges Dieux. Les notions les plus variées et, à nos yeux, les plus absurdes ont été avancées au sujet des divinités. Mais les hommes se sont généralement réunis en un point sur le compte de leurs Dieux : ils leur ont attribué les dispositions et les passions qu'ils éprouvaient eux-mêmes. Il est évident que la plupart des hommes se prennent eux-mêmes pour modèles dans les idées qu'ils se font des Dieux et même d'un seul Dieu. Ils agrandissent seulement leurs propres dimensions, un Dieu n'est pour eux qu'un homme colossal, ou, si l'on veut, l'homme est un Dieu pygmée. Cette propension générale que les hommes ont de donner à leurs divinités les dispositions et les passions qui les dominent eux-mêmes rend suffisamment raison de la cruauté qu'ils ont toujours attribuée à leurs Dieux. Elle est en même temps une preuve très forte de la cruauté naturelle du cœur humain.

Les hommes sentent par leur propre expérience et par celle des autres combien le pouvoir est étroitement lié avec la tyrannie et avec la cruauté. La vie politique, sociale ou familiale leur en donne d'innombrables exemples et comme ils ont attribué à leurs Dieux un pouvoir illimité, ils ne mettent aucune borne à leur tyrannie et à leur cruauté. Des exemples innombrables montrent que la plus grande partie du genre humain, dans tous les temps, dans toutes les nations, dans toutes les religions, a regardé cette cruauté comme un attribut de ses Dieux.

## Comment se manifeste cette cruauté des Dieux ?

Les " païens " ont généralement supposé que leurs Dieux les châtiaient par les plus grandes calamités comme la famine et la peste et cela souvent pour la simple omission d'un rite ou d'une cérémonie. Mais les juifs, les chrétiens et les musulmans, qui tous prétendent croire en un Dieu infiniment bon, le représentent comme plus cruel encore que les Dieux païens. L'ancien Testament nous fournit beaucoup d'exemples de la croyance des Juifs que Dieu punissait l'innocent pour les crimes du coupable. On peut ainsi lire dans le livre des *Chroniques*, chap. 21, que le Roi David ordonna le recensement du peuple d'Israël. Dieu en fût tellement irrité qu'il frappa Israël de la peste et fit périr 70.000 hommes. Or si ce recensement était un crime, c'était celui de David et non celui du peuple. Et après que Dieu eut fait périr autant de gens " *il se repentit du mal qu'il avait fait et dit à l'Ange exterminateur : c'est assez, que ta main s'arrête à présent* ".

Mais la cruauté divine ne s'arrête pas là, car les plus fortes punitions temporelles ne sont que des afflictions légères en comparaison des tourments éternels réservés aux pécheurs dans l'autre monde par le Dieu de bonté. Et l'enfer n'est pas seulement réservé aux scélérats et aux pécheurs invétérés ! Depuis la venue du Christ, nous devons damner et tous ceux qui n'ont point cru en lui et ceux aussi qui le reconnaissant pour Dieu sont tombés dans l'hérésie. Quant aux musulmans, voilà la façon dont Dieu traitera tous les hommes qui n'auront point reconnu leur Prophète et qui n'auront point regardé le *Coran* et sa doctrine comme émanés du ciel : " *Vraiment, nous jetterons dans le feu de l'enfer ceux qui méconnaîtront les signes de notre foi. A mesure qu'ils seront bien grillés, nous leur donnerons des peaux nouvelles en échange, afin qu'ils puissent goûter des tourments plus aigus, car Dieu est puissant et sage* ". Et ailleurs dans le *Coran* : " *Ceux qui ne croiront pas seront enveloppés de vêtements de feu. Une eau bouillante tombera sur leurs têtes, leurs entrailles et leur peau seront déchirés et ils seront continuellement battus avec des masses de fer. Toutes les fois qu'ils s'efforceront de sortir de l'enfer pour se soustraire à la rigueur des tourments, ils y seront entraînés et leurs bourreaux leur diront : savourez le tourment du feu* ".

Du côté chrétien, Saint Matthieu n'est guère plus réjouissant quant au sort qu'il annonce au pécheur : " *C'est là que tu vivras dans une éternelle prison de ténèbres extérieures, où il n'y aura d'ordre que la confusion et l'horreur ; où l'on n'entendra que la voix des hurlements* ".

*et des blasphèmes, d'autre bruit que le grincement des dents ; où l'on n'aura d'autre société que celle du Diable et de ses Anges qui tourmentés eux-mêmes n'auront d'autre soulagement que de te faire éprouver leur fureur ".*

### **Mais ce sont des représentations imaginaires de la " justice divine ".**

Oui, mais qu'est-ce qui est arrivé dans l'histoire ? Des nations entières n'ont-elles pas prétendu et cru, sans doute, que Dieu leur avait ordonné d'entreprendre les guerres les plus injustes, de tourmenter, d'assassiner jusqu'à leurs propres enfants, de détruire des nations ? Des barbaries de toute espèce n'ont-elles pas été commises au saint nom du Seigneur ? Les peuples s'étant généralement persuadés que leurs Dieux, ou leur Dieu unique, étaient des êtres cruels, leur culte religieux s'en est presque toujours ressenti.

Il faudrait s'arrêter sur les sacrifices expiatoires d'animaux, un usage antique répandu chez presque tous les peuples. Il semble évident que l'usage de répandre le sang à grands flots dans les sacrifices a dû contribuer à rendre les hommes cruels ou à fortifier en eux la disposition naturelle à la cruauté. En effet, n'était-ce pas les familiariser avec le sang ? Dans l'ancien Testament, le Livre des Rois parle d'un holocauste où l'on immola en une seule fois 22.000 bœufs et 120.000 brebis. Un affreux carnage. Si de semblables spectacles étaient propres à disposer à la cruauté le peuple qui n'en était que le témoin, quel effet ces sacrifices ne devaient-ils pas produire sur les prêtres qui remplissaient les fonctions de bouchers et qui jouaient le principal rôle dans cette scène dégoûtante !

Il faudrait aussi rappeler les sacrifices humains. On connaît leur importance à Carthage, chez les Gaulois ou chez les Aztèques du Mexique. Mais il faut se souvenir que les trois religions monothéistes célèbrent Abraham déterminé à immoler son fils unique pour obéir à Dieu qui le lui avait demandé pour éprouver sa fidélité. Par parenthèses, on ferait bien de comparer la conduite d'Abraham à celle d'un des rois pasteurs de l'Egypte, Sabacon. Le Dieu tutélaire de Thèbes lui était apparu en rêve et lui avait ordonné de mettre à mort tous les prêtres du pays. Ce prince jugea alors que les Dieux ne voulaient plus qu'il reste sur le trône puisqu'ils ordonnaient des actions si contraires à leur volonté habituelle et il abdiqua et se retira en Ethiopie.

### **On affirme souvent que la cruauté est avant tout le fruit de l'intolérance.**

Toutes les grandes religions, sous l'aspect moral, disent vouloir rendre les hommes paisibles, humains, indulgents, bienfaisants, sensibles à la pitié. Mais dans les faits, toutes les religions ont produit des effets tout contraires. Elles ont fait naître des disputes, des jalousies, des animosités, des guerres, des persécutions, des meurtres et des carnages. Celle qui passe chez nous pour la meilleure de toutes est probablement celle qui a produit les plus grands désordres au cours de l'histoire : à en juger par les effets, il semble que la religion chrétienne pendant la plus grande partie de son existence loin d'apporter la paix sur la terre n'est venue y apporter que le glaive et la destruction. Lorsque la religion chrétienne fait son entrée dans le monde, les juifs et les " païens " vont chercher à l'étouffer. Les juifs, soumis eux-mêmes, quoiqu'ils aient la volonté de l'extirper, n'en ont pas le pouvoir, mais les Romains persécutent les chrétiens pendant près de trois cents ans. Ils usent souvent contre eux de cruautés inouïes, qui ne seront surpassées que par celles que les chrétiens ont ensuite exercées les uns contre les autres. Dès les premiers temps du christianisme, et du vivant même des Apôtres, il y a des disputes très vives entre chrétiens. Jusqu'au temps de Constantin, le premier Empereur chrétien, les chrétiens sont obligés de se limiter à se maudire, s'injurier, se déchirer les uns les autres, mais à peine ont-ils obtenu la permission de se persécuter d'une façon plus efficace qu'ils profitent de cette fatale liberté pour s'excommunier, se bannir, s'emprisonner, se tourmenter et se mettre réciproquement à mort.

Il faut remarquer que les catholiques orthodoxes étaient bien éloignés de donner des exemples de douceur à leurs adversaires hérétiques, bien qu'ils se plaignaient très amèrement de la cruauté des autres quand ceux-ci prenaient le dessus. Ce sont même eux qui appliquent les premiers la peine de mort à ceux qui affirmaient des opinions religieuses différentes des leurs.

Je rappellerai un exemple entre mille des effets des querelles internes à l'Eglise. En 504, il y a une terrible sédition à Constantinople, capitale de l'Empire, au sujet d'un ajout fait à un hymne appelé le *Trisagion*. Les expressions primitives dont on se servait dans cet hymne étaient *Dieu saint, Dieu puissant, Dieu immortel, ayez pitié de nous*. Cet hymne était destiné à exprimer la croyance en la Trinité. Tous les troubles sont causés parce qu'on y avait ajouté ces mots : *qui a été crucifié pour nous*. Après plusieurs combats livrés non seulement dans les rues mais même dans les Eglises, la populace orthodoxe, soutenue par une armée de moines, remporte la victoire sur les " novateurs " qui avaient pourtant les soldats et la cour de leur côté. Alors les orthodoxes donnent des ordres pour massacrer, sans distinction de sexe ou de rang, tous ceux qui avaient pris le parti de l'Empereur dans la guerre qu'il avait faite à la très sainte Trinité. En trois jours, on en égorge 10.000, leurs maisons sont pillées et brûlées, ainsi qu'une grande partie de la capitale.

### **De nos jours, ceux qui parlent de religion, n'aiment guère rappeler ce genre d'épisodes...**

On ne saurait tous les rappeler, l'histoire en est pleine. En 1209, au cours de la croisade contre les Albigeois du sud de la France, Béziers s'étant rendu, tous les habitants sont passés au fil de l'épée et la ville est réduite en cendres. Les croisés, sachant qu'il y avait un grand nombre de catholiques parmi les hérétiques, étaient incertains de ce qu'ils devaient faire. Mais Arnaud, un saint Abbé de l'Ordre des Cisterciens leur dit de tuer tout le monde, vu que Dieu saurait bien démêler les siens. Sur l'ordre de ce bon père, les soldats ont égorgé tout le monde sans distinction.

La grande innovation a été la création de l'Inquisition. Jusqu'au XIIIe siècle, seuls les Princes avaient le droit de faire des lois et des édits pour la suppression des hérésies et la répression des hérétiques et l'exécution de ces lois était confiée aux magistrats civils. Mais le pape Innocent III, sur les conseils d'un moine espagnol appelé Dominique, qui est devenu un saint depuis, décida qu'il fallait ôter des mains des laïques le droit de persécuter, l'arracher à ceux qui s'étaient conduits avec trop de tiédeur, pour le donner à des ecclésiastiques. On désigna des inquisiteurs et un tribunal dénommé Sainte Inquisition. Par ce moyen, la persécution deve-

nait un système. Les procédures et les méthodes appliquées aux suspects y étaient très soigneusement réglementées. C'était notamment le cas de la torture appelée " question " dont l'art fut poussé à un degré de raffinement sans précédent.

### **Quelle peut être la cause psychologique de la cruauté religieuse et de l'esprit de persécution qui l'accompagne ?**

J'y vois plusieurs causes. D'abord ceux qui sont chargés de l'instruction des jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique sont eux-mêmes des prêtres et ils n'épargnent rien pour inspirer à leurs élèves l'idée qu'ils sont infiniment supérieurs aux laïques et que ceux-ci doivent avoir pour eux le respect le plus profond. Ils leur inculquent de plus que l'hérésie est le plus grand des crimes, que rien n'est plus légitime que d'extirper les hérétiques, qu'on doit regarder les incrédules comme les hommes les plus dangereux dans un Etat, qu'il faut employer tous les moyens pour les réprimer et que toutes les voies dont on se sert pour y parvenir sont justes et approuvées par Dieu. Un des premiers pères de l'Eglise, saint Jérôme, après avoir reconnu qu'un fait calomnieux débité sur les juifs par les chrétiens de Jérusalem était totalement improbable, ajoutait néanmoins qu'on ne doit pas condamner une erreur qui a pour motif la haine pour les juifs et un zèle pieux pour la foi.

Ensuite, la solitude dans laquelle vivent beaucoup d'ecclésiastiques les rend sombres et mélancoliques, ce qui aigrit leur caractère et les porte à la cruauté. C'est particulièrement sensible dans l'Eglise catholique où les prêtres et les moines sont obligés de garder le célibat. Or le célibat isole, il anéantit les liens du mariage, de la paternité, de la parenté, qui sont probablement propres à nourrir chez les hommes la bienfaisance, la sensibilité, la pitié. Le célibat forcé peut nous faire deviner pourquoi les prêtres de l'Eglise catholique sont plus durs et plus féroces que les laïques. De façon générale, on rencontre d'ailleurs plus de tristesse, de brutalité et de cruauté chez les musulmans ou dans les autres peuples où les contacts et la fréquentation sans entraves des deux sexes sont interdits que dans les pays où les hommes et les femmes sont mélangés.

Beaucoup de passions humaines ordinaires finissent par se changer en cruauté quand elles sont poussées à l'excès. C'est en particulier le cas de l'orgueil et de l'ambition et il n'y a personne au monde qui soit plus sujet à ces deux passions que les prêtres.

Il faut toujours distinguer les motifs apparents des motifs réels qui poussent à la persécution. Les motifs apparents, dans toutes les religions et tout au long de l'histoire, sont toujours les mêmes : c'est un grand amour du genre humain qui pousse à contraindre tous ceux qui ne peuvent être persuadés et à les forcer de croire et de penser de façon uniforme sur la religion et à la pratiquer de la même manière. Les vrais motifs qui poussent à persécuter sont autres : un tempérament cruel, aigri et envenimé par de mauvaises passions, le désir de dominer et de tyranniser les autres, auxquels on peut encore ajouter les délires de l'enthousiasme et du fanatisme. Si vous combinez tout cela avec un grand fond d'hypocrisie, vous aurez le portrait complet du persécuteur type.

XX

**Propos recueillis  
par Jean Vogel**



*Alang, Inde, 2003  
Travailleur sur les chantiers de démantèlement des bateaux*

# LA CRUAUTE AU CINEMA

Ce que c'est que d'être monstre  
- une comparaison édifiante -  
par Jean Vogel

*Les notions de monstruosité ou de cruauté ne renvoient pas à des êtres ou à des comportements intangibles mais sont inscrites dans une culture et varient au cours de l'histoire de celle-ci : il fût un temps, pas si lointain, où l'application du chat à neuf queues aux jeunes garçons récalcitrants était conçue comme un outil pédagogique et non comme un supplice. Mais même lorsqu'il y a une unanimité sur le caractère cruel ou monstrueux de certains phénomènes ou actes, l'extraordinaire variété des interprétations qui peuvent en être données et donc du sens qui leur est attribué est profondément révélatrice des variations de l'imaginaire social et des sensibilités collectives dans une même société .*

*J'ai cherché à illustrer cette thèse en comparant l'accueil réservé au célèbre film *Freaks* (1932) de Tod Browning lors de ses sorties sur des écrans français à trois reprises (1932, 1969 et 1977). Il s'agit d'un sondage limité, appuyé uniquement sur les dossiers de presse de la critique cinématographique, mais les différences qui en ressortent sont à ce point tranchées qu'elles parlent presque d'elles-mêmes.*

## **Freaks la monstrueuse parade**

Rappelons d'abord le caractère et le scénario de ce film - un très grand chef-d'œuvre de l'histoire du cinéma. L'action se déroule dans un cirque sordide où sont regroupés de nombreux " phénomènes de foire " : des nains, des culs-de-jatte, des hommes troncs, un homme squelette, un homme épingle (microcéphale), une femme à barbe, des sœurs siamoises, des siamois hermaphrodites. Cas sans doute unique dans l'histoire du cinéma : ce sont tous de vrais " monstres ", employés à l'époque par le Cirque Barnum, ce qui décuple le sentiment de malaise dû à l'incertitude où se trouve le spectateur de savoir s'il s'agit d'un réalisme cruel ou d'une fiction horrifique. Au sein du cirque, la belle trapéziste Cléopâtre (Olga Baclanova) et son amant Hercule (Henry Victor) manipulent, méprisent et humilient le reste de la troupe en permanence. Cléopâtre feint de séduire le nain Hans pour s'emparer de son argent et celui-ci, dépouillé et bafoué, finit par se suicider. La vengeance des " monstres " poussés à bout sera terrifiante : ils provoquent la mort d'Hercule et mutilent atrocement Cléopâtre en la transformant en " femme-poule ".

A sa sortie en 1932, et en dépit des nombreuses coupures imposées par la MGM, ce film choqua profondément et fut même interdit dans de nombreux Etats américains et en Grande-Bretagne. Après un bref passage sur les écrans français (sous le titre de Barnum), il tombera dans l'oubli et ne sera redécouvert qu'en 1969.

## **1932 : la race des monstres**

Les premiers critiques s'étendent longuement sur l'apparition, pour la première fois au cinéma, de " monstres véritables ", en quoi ils situent l'unique intérêt du film. Le statut de l'oeuvre de fiction s'en trouve en quelque sorte annulé : Barnum serait une gigantesque exposition, une " hideuse galerie ", une " accumulation de tableaux étranges réussis affreusement par la nature ", un " vivant musée des horreurs " qui " vit, ou plutôt grouille devant nous ". S'il y a un procès à faire, c'est précisément celui de cette nature qui produit ces " êtres hybrides, tenant et d'un animal et d'un humain ". Ce sont de " pauvres corps qu'une main capricieuse et cruelle a aveuglé modelés dans une vivante argile " et le fait qu'il " existe réellement des êtres pour lesquels la nature fut ainsi implacable " prouve que celle-ci est " plus perverse en somme que l'imagination des hommes ".

Cet intérêt porté à la monstruosité est toutefois distancié, il doit être justifié par une argumentation qui contrebalance la répulsion " naturelle " que les critiques ne manquent de rap-peler avoir éprouvée, de crainte, peut-être, de donner l'impression d'avoir engagé une curiosité d'ordre pervers dans leur sensibilité au monstrueux. Barnum peut intéresser, il ne doit pas plaire et le souci d'écarter le soupçon de voyeurisme est évident : " Rien que d'avoir cherché leur histoire pour vous la raconter, je me sens saisie par un malaise écoeurant, et par ce cafard tenace qui persiste au réveil, après les mauvais rêves ". Quoi qu'il en soit, le critique sent son devoir de protéger le public : " on ne conseillera Barnum ni aux personnes sensibles, ni aux enfants ", ou encore " il est évident que vous frémirez, madame, si vous n'avez pas des nerfs très solides ".

La présentation par la critique de l'ensemble des personnages du film est centrée sur l'opposition hommes/monstres immédiatement associée à l'opposition beauté/laideur : " jamais un tel assemblage d'anormaux par la forme n'avait été réuni dans une même oeuvre à côté d'êtres d'une plastique plus parfaite ". Seuls les " normaux " sont vraiment individués, ils " consolent nos regards et nous permettent de reprendre nos esprits ". Quant aux autres, " ils déploient le triste talent d'être laids, grotesques ou crétins ".

Certains critiques transforment cette opposition simple en une opposition redoublée où des personnages associant la beauté du corps à la monstruosité morale en affrontent d'autres associant la hideur physique à la bonté : Cléopâtre, Hercule et Vénus " du reste, sont aussi des monstres... moralement ". Mais, en dépit de cette complexification, la synthèse du film ne parvient pas à dépasser une antithèse unique : " Laideur et beauté... Beauté et laideur... Et voilà un film bâti sur une antithèse qui n'aurait pas déplu au père Hugo ".

Les critiques apportent d'ailleurs très peu d'importance à la narration dramatique, l'intrigue serait banale ou monotone s'il n'y avait les monstres, et la leçon est simple : " la perversité morale n'est pas toujours l'apanage d'êtres contre-faits ".

L'accent porté à l'époque sur la dimension anthropologique

XXI

du film n'est pas innocent. Plusieurs critiques ne manquent pas d'évoquer l'expression de " *cinquième race* " utilisée à propos des monstres. Dans le contexte idéologique de 1932, une telle métaphore était bien entendu tout sauf anodine. Je fais allusion par là à la diffusion des théories raciales et racistes, dont l'idéologie hitlérienne a représenté l'expression paroxystique. Il ne faut jamais perdre de vue la réversibilité sémantique caractérisant les propositions de l'idéologie : si les monstres forment une race, il peut s'ensuivre que certaines " races " (les juifs, les métis en général) sont au même titre des monstres au regard du type achevé représenté par la race blanche aryenne et du type primitif représenté par les races inférieures. A l'époque régnait d'ailleurs une théorie, le polygénisme, qui affirmait que les métis n'étaient pas vraiment des êtres humains car " *ils n'appartiennent à aucune race précise, mais sont des sortes de monstres dont chaque cellule est le théâtre d'une guerre civile* " <sup>1</sup>.

Le trait commun à toutes les critiques de 1932, tant par l'insistance sur la bipolarité beauté/monstruosité que par l'étalage des sentiments de dégoût ou de répulsion que tout spectateur " normal " ne peut manquer d'éprouver, est de vouloir cantonner l'univers des monstres dans une hétérogénéité irréductible au monde des humains.

#### 1969 : redécouverte de Freaks dans l'après mai 68

Le passage de Barnum à Freaks restitue non seulement au film présenté sur les écrans français son titre originel, mais est aussi l'occasion d'une singulière dénégation. En effet, si " freak " signifie bien en anglais " monstre ", " phénomène naturel ", le premier souci de la critique est de souligner qu'il ne s'agit pas de monstres, que la monstruosité ne se trouve pas où on la voit. Ce que montre le film, c'est " *une singulière galerie de créatures non pas monstrueuses, mais seulement anormales ou pour mieux dire disgraciées* ". Les personnages seraient " *des êtres humains dont il faut considérer l'apparence comme fortuite, accidentelle et dont seul importe l'âme* ". Les " monstres " ne sont pas des monstres, la monstruosité est ailleurs, elle ne peut être physique, mais psychique et morale. Elle réside dans la vilénie de Cléopâtre par exemple, " *physiquement parfaite, moralement abjecte* ". Ou bien en nous, dans notre vision de l'Autre, " *car l'horreur est en nous, dans le regard que nous portons sur ce qui ne nous ressemble pas, et finalement dans nos préjugés, dans notre racisme inconscient* ".

La leçon est claire : " *la seule véritable 'anomalie' humaine est moins physique que morale, elle réside dans l'égoïsme, dans le cynisme, dans l'incapacité d'aimer, ou de n'aimer que pour l'argent* ". C'est donc la qualité " monstrueuse " de l'objet du film qui se trouve supprimée.

Au regard anthropologique et tétatologique des critiques des années 30 s'oppose désormais une vision sociologique du " monde " des monstres et des rapports qu'il entretient avec le monde humain : " *la démarche de Tod Browning préfigure les approches des mondes marginaux telles qu'a pu les pratiquer le cinéma-vérité à l'égard, par exemple, des malades mentaux ou des travestis* ". Ce monde marginal présente tous les attributs de la socialité, de la solidarité et de la cohésion communautaire, puisque " *leurs difformités physiques ne les empêchent nullement de travailler, de vivre, leur 'anomalie' donnée en spectacle devenant ainsi leur gagne-pain et fondant entre eux une instinctive solidarité tribale, une communauté d'esprit, de souffrance et de sensibilité qui abolit leur singularité et par sa puissance grégaire les rétablit dans leur dimension humaine* ".

Le monde des monstres est donc " à leur mesure ", tout en étant inséré dans le monde des autres humains, à travers des médiations, et sans s'y laisser absorber. En même temps, un peu comme une société sauvage, la survie de ce monde de monstres est fragile, menacée par les assauts de la " normalité ", dans la mesure où " *la force et la beauté des humains normalement constitués viennent troubler l'ordre et la mesure de leur société marginale* ".

Cette approche " sociologique " de l'opposition entre les " monstres " et les " normaux " débouche souvent sur une interprétation proprement politique du film. La volonté de Tod Browning aurait été de " *permettre aux réprouvés de s'exprimer eux-mêmes* ". C'est en particulier vrai de la scène de la mutilation collective de Cléopâtre : " *La vengeance des disgraciés sera à la mesure de leur épouvantable misère* ". Certains y voient presque une leçon de révolution : " *Il y a dans Freaks des prémisses d'une fantastique parabole. Lorsque la confrérie des monstres, n'en pouvant plus d'être maltraitée et cyniquement colonisée, s'organise, s'insurge et contre-attaque, c'est tout un peuple qui crie, court, vole et se venge. Freaks, à cet égard, est un film révolutionnaire* ". Aussi la leçon que nous devons en retirer est d'abord éthique et politique, car " *il ne nous met au pied du mur de la laideur que pour retourner contre nous la répulsion qu'elle provoque, et pour prouver, par cette épreuve, que nul n'est à l'abri d'un racisme qui se confond le plus souvent avec l'obscurantisme* ".

#### 1977 : au miroir de nos fantasmes

Moins de dix ans plus tard, l'approche de la critique s'est retournée sur ses bases. Alors qu'en 1932 comme en 1969, les critiques s'étaient attachés, selon des dispositifs différents, à écarter tout soupçon de voyeurisme, la présence de celui-ci est au contraire placée au centre de l'analyse. La puissance du film serait " *de lier le fantasme au quotidien de manière telle que le spectateur est forcément interrogé sur sa position de voyeur. Il distille un malaise d'autant plus grand que ce qui se passe sur l'écran renvoie de manière évidente au réel (...) provoquant un double mouvement de rejet et d'adhésion affective, une lutte émotionnelle en chacun des spectateurs* ". Le malaise de ce voyeurisme est d'abord dû à l'oscillation constante du fantasme au réel, et vice-versa, que suscite l'existence effective des monstres. Il y a un " *masochisme évident qui nous pousse à contempler des créatures formées par nos fantasmes* ", tout en étant " *mis en position de porte-à-faux par le fait que les monstres sont réels et existent véritablement* ".

Il faut même aller au-delà : plus les monstres sont humains, physiquement proches des humains, plus ils sont monstrueux et plus le malaise s'accroît. En 1932, on jugeait qu'il y avait une correspondance entre le " degré de monstruosité " de chaque personnage et l'intensité de

1. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. L'impérialisme*, Seuil, Paris, 1984, p. 101.

la répugnance qu'il était censé provoquer chez le spectateur. En 1969, il s'agissait à la fois d'effacer la hiérarchie de l'horreur et de vaincre les réactions de répugnance : " *les plus terribles monstruosité s'aplanissent dans un regard qui transcende les différences pour ne plus rendre visible que l'identité essentielle de toutes les créatures* ".

En 1977, au contraire, les intensités qui informent le malaise du spectateur épousent une autre relation d'ordre : " *plus le monstre se rapproche de notre condition d'homme, plus sa difformité nous touche, plus le spectateur moyen est mal à l'aise devant l'image projetée* ". C'est que ces monstres, sortis de nos fantasmes, sont réels mais, tout aussi bien, leur réalité n'existe que " *sur le mur de nos cavernes à rêve* ", comme le dit un critique, dans une réminiscence peut-être involontaire de cette allégorie platonicienne avec laquelle la philosophie a entamé son long travail de sape des certitudes du sens commun sur la réalité des choses.

Et en effet : le spectateur/voyeur voit. Mais que voit-il ? N'est-ce pas son double qui le regarde ? Freud parlait de l'identité profonde du voyeurisme et de l'exhibitionnisme, de l'interchangeabilité de leurs positions sur la scène de l'inconscient et de la relation que cette réunion d'éléments apparemment antagonistes entretenait avec la bisexualité profonde de tout être humain. N'est-ce pas le cas dans *Freaks* : " *Qu'un bégue épouse une sœur siamoise, et voilà la nature, comme dans une parodie de Borgès, qui semble succomber à une poésie du bégaiement généralisé, un redoublement qui affole et panique le confort du spectateur. Comme lorsque Joseph-Joséphine [les siamois hermaphrodites], mi-homme, mi-femme, selon une ligne de partage symétrique, assiste en voyeur-voyeuse aux amours de l'Hercule forain et de la vamp crapuleuse. Est-ce sa moitié masculine qui désire Cléopâtre ou sa moitié féminine qui désire Hercule ? Ou, par hypothèse tout à fait perverse, un cas de double voyeurisme homosexuel ? L'esprit se trouble face à ses chimères réalisées (...) : pouvoir érotique transsexuel de la métamorphose, l'une des plus étranges opérations esthétiques de la nature* ".

Certes, cette dernière citation trahit sans doute plus le fantasme singulier de son auteur qu'elle n'exprime une vérité dernière sur le film. Mais elle fait surgir au grand jour une " évidence " qui fut totalement occultée par les générations précédentes de la critique : *Freaks* est un film " saturé de rapports sexuels apparents ou cachés - et soulignés par le cadrage de la caméra ". Mais, en traitant cette omniprésence de la sexualité dans le film sous l'angle de la perversion, cette critique reste aussi enfermée dans l'antithèse du normal et de l'anormal.

### Et si *Freaks* était un mythe

Les trois générations de la critique de *Freaks* ont appliqué un modèle d'interprétation basé sur l'opposition du normal et de l'anormal. Il relevait certes de thématiques différentes : un registre physico-naturel en 1932, politico-éthique en 1969 et psycho-sexuel en 1977. Mais dans les trois cas, elles restaient enfermées dans une définition de la monstruosité héritée de la métaphysique d'Aristote : le monstrueux, c'est ce qui transgresse la norme, qu'il s'agisse de la norme de la nature, de la norme sociale ou de la norme psychique.

Je n'ai découvert qu'une seule exception : un article soulignant que " *la confrontation sur laquelle repose *Freaks* n'est pas celle de l'anormalité face à la normalité, mais celle, beaucoup plus significative, d'un mythe face à sa réalité* ".

L'auteur de cette analyse s'attache à relever les éléments mythologiques dont regorge *Freaks* : les noms et les pouvoirs des athlètes, le caractère d'enclave en-dehors de l'histoire d'un lieu comme le Cirque, la ressemblance physiologique des " monstres " avec des créatures mythologiques et jusqu'à la dimension généalogique du climat qui accompagne les grandes scènes du film (par exemple le torrent de boue au moment du châtement des méchants).

Ces références me semblent d'une grande pertinence, à condition que les arbres ne cachent pas la forêt : c'est le film en lui-même qui me paraît posséder une dimension mythique, ou plus exactement qui met en images une nouvelle représentation des mythes qui narrent le cycle de l'individuation.

En effet, si les " humains " du cirque sont incontestablement - par leurs noms, leur apparence, leur souveraineté - des êtres olympiens, la faune des " monstres " se compose de créatures chtoniennes<sup>1</sup>. On sait que celles-ci, êtres plus archaïques que les Olympiens, avaient finalement été vaincues par eux au cours d'un combat terrifiant et reléguées dans les enfers souterrains. Mais tout retour des êtres chtoniens à la lumière, tout rapprochement, toute proximité avec eux menacent les Olympiens d'une contamination fatale qui conduirait à leur destruction. Les forces chtoniennes sont en effet issues de la nature démoniaque, elles représentent les puissances de l'illimité, de l'informe et de l'indistinct qui peuvent anéantir les résultats de l'individuation.

Or précisément, l'histoire de *Freaks* met en scène le terrible effet du rapprochement avec les créatures chtoniennes. La répulsion spontanée immédiate qui accompagne leur première apparition est rapidement remplacée par un ensemble d'affects qui désarment notre vigilance : perception de leur innocuité et de leur faiblesse, sentiment grandissant de leur humanité morale et de leur bonté, mais aussi de leur dépendance, de leur attachement et finalement de leur affection pour les humains. Une fois la vigilance de ceux-ci désarmée, ils plongent eux-mêmes dans la démesure (*hubris*), le sentiment d'une puissance sans limite qui, lorsqu'il gagne les hommes ou les dieux, les conduit à leur perte.

La *nemesis* survient, le châtement le plus terrible et le plus cruel de tous, parce que les humains se sont attaqués à des puissances plus redoutables que leurs semblables ne peuvent jamais l'être. La scène terminale représente dès lors la revanche et la victoire finale des puissances chtoniennes sur les Olympiens et la terrible dégradation de ceux-ci réduits au rang des monstres qu'ils avaient vaincus.

Et c'est à la lumière de ce caractère mythique du film qu'il faut sans doute envisager la sexualité dont il est " saturé ". On peut lire dans le destin de Cléopâtre le récit d'une fantastique régression sexuelle. Au départ femme parfaite, accomplie, elle dispose avec Hercule pour amant de toute la splendeur du phallus - elle tient le bon bout, si l'on ose dire. Mais son opération de séduction du nain Hans représente un premier abandon, une première régression - le petit nain, le petit pénis clitoridien. Et la suite de ces actes scellera la poursuite en arrière de ce mouvement régressif, en-deçà de la castration, à la recherche de la verge anale (le " trésor " de Hans) et finalement jusqu'à sa dislocation, son démembrement ultime sous l'action de la sarabande indistincte de tous les objets partiels déchainés.

Interprétation " sauvage ", sans aucun doute, et également partielle, mais qui montre bien à quel point la richesse des significations de ce film, cruel s'il en est, est encore loin d'avoir été explorée.

1. Dans le panthéon grec, les dieux chtoniens (divinités souterraines ou telluriques) étaient des dieux inférieurs, parfois malfaisants, qui avaient précédé les Olympiens (divinités célestes) avant d'être vaincus et supplantés par ceux-ci.





*Communauté indigène zapatiste de La Realidad, Chiapas, 2002*

**Photographies :** Natacha Adam  
 Exposition à la Maison de la Laïcité de Namur  
 Informations supplémentaires : page 23 du Secouez-vous les idées

Rectificatif pour l'article " L'essentiel c'est la démarche, le fait que le groupe avance " page 6 et 7 du dossier Articulation n°21 du Secouez-vous les idées de septembre/octobre/novembre 2004 n°60 :

Je souhaite corriger et clarifier certains de mes propos dans l'article " L'essentiel c'est la démarche, le fait que le groupe avance " page 6 et 7 du dossier Articulation n°21. Tout d'abord, je travaille et représente Article 27 en Brabant wallon et non le Centre culturel du Brabant wallon. Dans le cadre du projet " Logement en Brabant wallon, une histoire à dormir debout ! ", la cellule régionale Article 27 et le Centre culturel travaillent en partenariat et c'est donc à ce titre, que j'ai accepté cet entretien. Ensuite, les gens peuvent se sentir pris en otage dans un tel projet si les objectifs du groupe, de l'artiste et de l'institution ne se rencontrent pas. Sur le projet Logement, c'était une des difficultés potentielles qu'il a fallu travailler. Mais le groupe a dit ce qu'il avait à dire sans devoir censurer ou changer ce qu'il avait produit. Sa parole a été respectée jusqu'à la finalisation du projet par les différentes institutions.

Ensuite, je souhaite clarifier mon propos dans l'article concernant la volonté d'un résultat des organismes d'éducation permanente présentée comme négative :

Il est légitime et indispensable que les organismes qui construisent un tel projet aient des exigences quant à la démarche proposée, l'artiste impliqué, le groupe constitué et le résultat pressenti. Maintenant, la grande difficulté du travail est de combiner les différentes aspirations de résultats possibles, suivant le potentiel créatif et de mobilisation du groupe avec l'artiste autour de leur création et les impératifs institutionnels auxquels les organismes sont confrontés. Il y a donc un travail de dialogue pour trouver une intersection où les objectifs, les moyens, les exigences de chacun puissent être le cadre de travail d'un tel projet. Ce dialogue permanent entre les différents protagonistes du projet est parsemé de tensions positives et négatives - tant de la part du groupe, de l'artiste que des institutions - qu'il faut, ensemble, modeler en ligne directrice commune.

Enfin, je souhaite nuancer le propos concernant la dynamique entre les responsables des institutions et le groupe en création. Celui-ci a une vie propre. Un espace unique où de l'extérieur, il est très difficile de sentir où il en est dans sa démarche. Il est évident que pour les institutions concernées par ce type de projet, ce lieu leur échappe dans une certaine mesure. Les dialogues, les rencontres, la création se font en dehors de l'institution ( même si elle s'ébauche dans ses propres murs). Il existe donc parfois un décalage entre ce que les organismes peuvent pressentir comme chemin parcouru et la réalité du groupe. C'est une nouvelle source de tension possible mais pas inévitable. Le rôle de l'animateur qui accompagne et encadre le groupe avec l'artiste est donc essentiel. Il est garant du dialogue entre la réalité du groupe et celle des institutions.

Isabelle Gillard,  
 Coordinatrice Article 27 en Brabant wallon